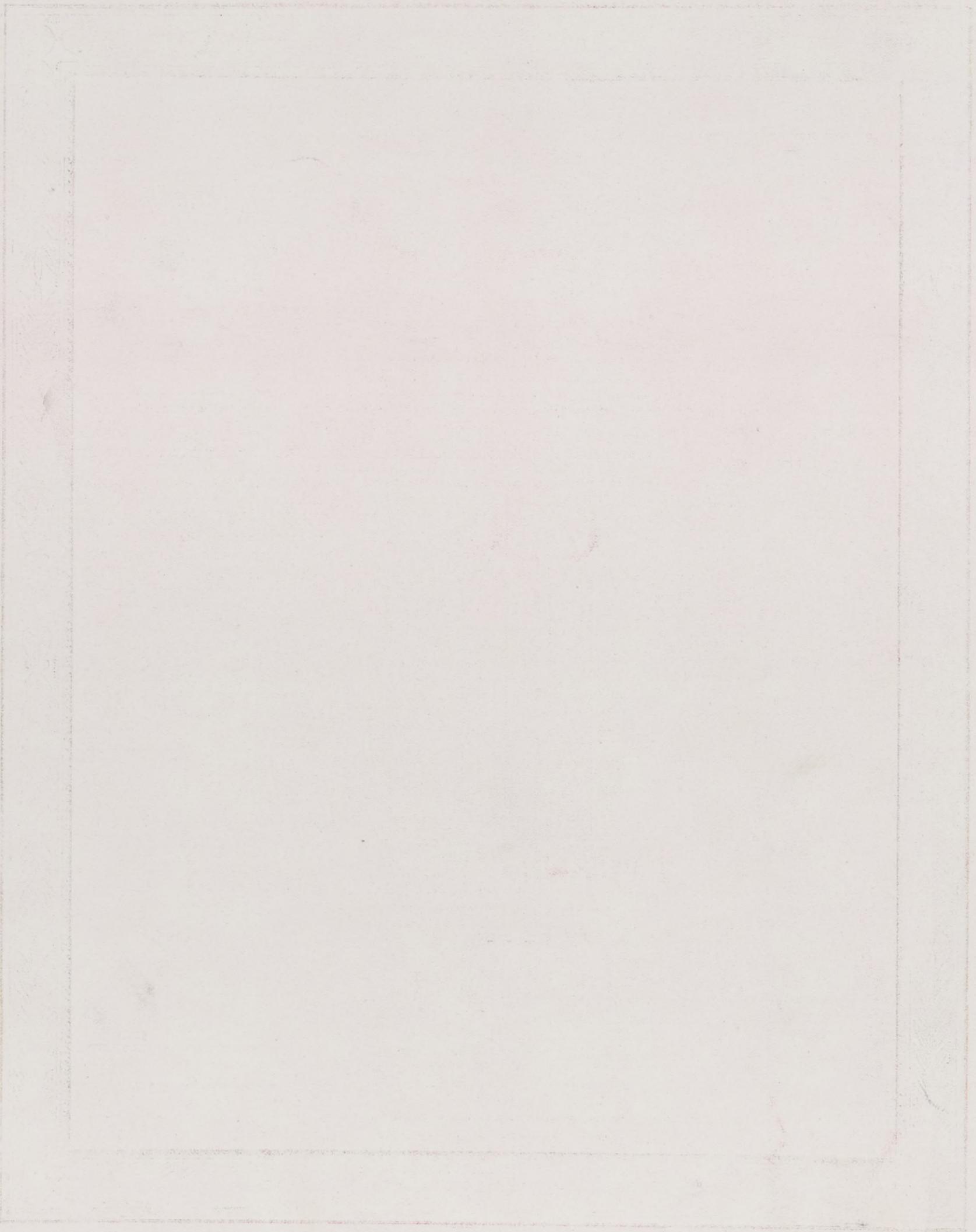


FIGARO ILLUSTRÉ · NOËL



AYUNTAMIENTO DE MADRID
CALLE DE ALFARO, 10. MADRID





Les Chroniques du Mois

UN SNOB

L'express s'était arrêté, pour quelques minutes, en gare du Mans, et le maître d'hôtel du wagon-restaurant venait de m'indiquer, d'un geste à la fois déférent et impérieux, la place où je devais m'asseoir.

— Nous sommes complets, me dit-il, et je n'ai plus que cette petite table...

Au même moment, un voyageur essoufflé s'approchait. Deux éclats de rire :

— Pas possible!

— Elle est bien bonne!

J'avais en face de moi Jehan Béchamel. Enveloppé dans un ulster ample et d'audacieux dessin, guêtré de clair, le monocle à l'œil, la casquette à carreaux — très anglaise — ne laissant apparaître, sur la nuque et les tempes, que les franges de la chevelure très lisse, Béchamel était radieux. Il s'était emparé de l'unique place restée libre, en face de moi, avait jeté sa casquette et son manteau dans le filet, puis, calé sur sa chaise et le menu à la main :

— C'est amusant, cette dinette ensemble. Vous permettez ?

Rapidement, il lut :

— Consommé aux perles — Hors-d'œuvre — Barbue hollandaise — Filet Richelieu pommes château — Haricots verts — Poularde rôtie et salade — Glace vanille — Desserts... Il me semble que j'ai déjà lu ça quelque part. N'importe. Vous allez bien ? Oui ? Moi, mon cher, je vais mieux que bien. Vous voyez un homme épaté comme il ne le fut de sa vie, et qui nage dans la joie. Que dis-je?... qui vole dans la joie!

— Bah! vous en venez ?

— Évidemment. Sans cela, que ferais-je au Mans, je vous le demande. Oui, mon cher, je viens du camp d'Auvours. Vous n'imaginez pas ce qu'est le camp d'Auvours en ce moment. Ce n'est pas un champ d'expériences, c'est le pesage de Longchamp...

— Vous avez vu voler Wright ? interrompis-je.

— Parfaitement. C'est une machine tout à fait curieuse. Mais je n'exagère pas en disant que j'ai rencontré là les plus étonnantes fourrures et les chapeaux de femmes les plus

téméraires de la saison... Il y avait quelques toques, surtout, ce matin...

J'interrompis de nouveau Béchamel :

— En somme, quelle vous a paru être l'impression des gens qui étaient là ?

— Excellente. Soixante kilomètres... c'est un peu loin du Mans, sans doute, mais on a l'auto. Il y a des gargotes drôles ; et puis c'est amusant de retrouver tout Paris autour d'un hangar, à cinquante-trois lieues de l'Opéra, en pleins champs... Mon cher, je ne comprends pas que, passant au Mans, vous ne soyez pas allé voir ça. Il faut y être allé...

Et mon ami Béchamel se penchait vers moi, par-dessus la tablette qui nous séparait :

— Tenez, là-bas, reconnaissez-vous?... Et ici, la table à gauche ? Et derrière vous ? Et devant vous ?...

Fièremment, il énumérait, citait les noms, — les noms « très parisiens » de femmes et d'hommes qui revenaient, comme Béchamel, de voir, au camp d'Auvours, voler Wright, et dont la plupart avaient fait le voyage à la façon de Béchamel : je veux dire avec l'unique préoccupation non d'aller au camp d'Auvours, mais d'y « être allés ».

Car il y a une différence considérable entre ces deux termes, dont chacun s'attache à une catégorie de personnes qui n'a rien de commun avec l'autre.

Vous entendez bien que mon ami Jehan Béchamel est de la seconde catégorie. Je le calomnierais en pensant que les vols du grand oiseau fabuleux ne l'ont point ému, et que la curiosité d'être le témoin d'une si prodigieuse nouveauté n'était pour rien dans la joie qu'il ressentait d'aller au Mans. Non ; je ne pense pas cela ; et je suis convaincu que Béchamel fut très sincèrement émerveillé à la vue de tant de gens connus qui lui passaient avec bruit sur la tête, entraînés dans l'espace par une sorte de puissance magique, qui échappait à sa raison... Mais je suis également convaincu que son impatience d'acclamer Wright eût été moins vive, et moins profond son émerveillement de voir l'oiseau de toile et de bois planer, si depuis quelques semaines il n'était du meilleur ton « d'être allé » et d'être vu à Auvours, et si Béchamel, en s'y rendant, n'avait eu conscience de se conformer à une sorte de rite mondain.

Je laisse donc monologuer Béchamel, cependant que le train roule, et je l'écoute avec joie. Car Béchamel m'apparaît comme l'exemplaire parfait d'une espèce d'hommes que je ne déteste pas, et qui me divertit énormément : l'espèce des Snobs.

Jehan Béchamel est un snob. Célibataire, et pourvu d'un petit avoir que lui ont laissé ses parents, Béchamel a presque de quoi vivre à l'aise ; mais cette aisance ne suffisait pas à lui rendre la vie agréable tout à fait ; et il a senti de bonne heure qu'il ne pouvait être totalement heureux qu'à condition de couvoyer des élégances, d'être vu partout où il y a des hommes considérables par l'argent ou par la renommée, et des femmes notoires par le prestige du chic ou de la beauté.

Béchamel ne va donc pas chercher du plaisir là où naturellement le porteraient ses goûts ; il suit le « monde » ; il emboîte le pas, docilement, à Tout-Paris, il ne s'accorde le droit de s'amuser que là où Tout-Paris fréquente et fait semblant de se divertir.

Il n'entend rien à l'hippologie, mais les grands pesages n'ont pas d'habitué plus assidu que lui. Il adorerait passer ses vacances en quelque « petit trou pas cher » ; mais c'est généralement, chez lui, le souci d'être à la mode qui l'emporte, et c'est donc à Trouville, à Biarritz, à Dinard, à Ostende, que vous le rencontrerez.

Sa compétence est nulle en peinture, et la vue des chefs-d'œuvre ne lui fait même pas ressentir la petite secousse qu'elle communique à maints profanes ; mais qu'une Rétrospective s'organise chez Petit ou au Salon d'automne, et vous l'y verrez courir, au jour select, aussi spontanément que s'il avait découvert à lui tout seul le Greco, Bredin et Monticelli...

Il n'est pas fou de Wagner ; mais il avait son fauteuil à la première du Crépuscule, et sa place retenue au buffet du « huit à neuf ». Et il a fait semblant de comprendre ! Il n'a point d'auto ; mais le Salon de l'Automobile est un de ceux dont il attend le « vernissage » avec le plus d'impatience ; ne retrouvera-t-il pas là toutes les amitiés qui le flattent, toutes les élégances auxquelles il lui plaît qu'on le voie se frotter ?

Comment s'y prend Béchamel pour être de tous les soupers de centième, et de la plu-

part des grands mariages de Paris ? Je ne sais pas. Il est aussi de tous les grands enterrements ; mais cela, c'est plus facile. Au total, Béchamel ne m'est point antipathique du tout, parce que sous ce snobisme qui attire sur lui les plaisanteries de quelques amis, il y a une petite vertu charmante qui se cache, et que j'aime : Béchamel est un respectueux, et, dans une certaine mesure, un résigné ; un résigné souriant. Il ne jalouse ni le talent, ni la célébrité, ni la richesse des autres. Il les aime, au contraire. Si Van der Bilt, aux courses, lui demande une allumette, Béchamel se sent, au moins pour une heure, l'homme le plus riche de Paris. Une poignée de main de Réjane, un sourire de Saint-Saëns lui mettent de la joie au cœur pour plusieurs jours. Il ne se plaindra jamais d'avoir mal diné dans un restaurant où il a eu Farman ou Paul Bourget pour voisins de table, et bien qu'il n'éprouve pas un besoin pressant de fortifier sa culture littéraire, on l'a vu, l'an dernier, s'inscrire aux conférences de Jules Lemaitre sur Jean-Jacques Rousseau, parce qu'on l'avait prévenu que tout le Faubourg en serait !

Ne soyons pas trop sévères pour les Béchamels dont Paris est plein. Ce sont les derniers hommes que la supériorité d'autrui ne mette pas en colère. Il leur suffit, pour être contents, de la frôler...

PIERRE OU PAUL

LES AFFAIRES

La Bourse a bien été obligée de se résigner à vivre avec le mal qu'elle ne pouvait pas, du reste, empêcher. Au fond, cette résignation ne lui était pas aussi lourde qu'on aurait pu croire. Ce que redoutent par-dessus tout les spéculateurs, c'est l'immobilité qui exclut à la fois toute émotion et toute chance de gain. Pareille éventualité n'était pas à craindre dans les circonstances actuelles où la fréquence des incidents multipliait à souhait les variations des cours.

Pour ceux qui préfèrent des allures plus paisibles, les temps ont pu paraître quelque peu durs ; cependant il faut noter qu'à aucun moment ne se sont produits les affolements qu'on relevait jadis.

A travers les négociations qui se poursuivent et dont l'écheveau paraît, à première vue, passablement embrouillé, une idée dominante se dégage : aucune puissance ne se sent à même de faire la guerre, aucune ne peut trouver intérêt à troubler la paix. Même l'attitude de l'Autriche ou celle de ses petits antagonistes ne peut faire illusion. Du moment que la Turquie et la Bulgarie s'en remettent aux soins de la diplomatie pour régler leur situation respective, le pire danger est écarté ; le reste est un de ces conflits entre nationalités auquel il ne pourrait être remédié que par un remaniement d'ensemble auquel personne ne songe.

Mais surtout s'imposent les gros besoins d'argent qui, à notre époque, passent avant toute autre considération, besoins qu'il n'est pas possible de masquer, besoins qui ne peuvent être satisfaits au milieu du bruit des armes et qui exigent d'abord une certitude de tranquillité. L'évolution si intéressante de la Turquie ne peut s'accomplir sans qu'il soit remédié à la détresse du Trésor. Les nouvelles avances consenties par la Banque Ottomane et, dit-on, par d'autres établissements d'accord avec elle, ne sont que des anticipations sur le produit de l'emprunt à émettre ; il n'est donc pas douteux que cet emprunt sera lancé le plus tôt possible.

La Bulgarie sait fort bien que lui sera réclamé le prix de son indépendance, comme aussi celui de l'affranchissement de la Roumélie. Le Comité de la

Dette Ottomane, gardien vigilant des intérêts des créanciers de la Turquie, a présenté sa note : 300 millions. Évidemment le chiffre sera discuté car, avec ce qu'il faudra payer pour la reprise des chemins de fer, le nouveau royaume se trouverait complètement ruiné dès sa naissance, et si on l'a laissé s'instaurer, ce ne peut être que dans la pensée qu'il serait viable, mais le principe du moins est accepté et devra recevoir satisfaction. Un peu plus tôt, un peu plus tard, il sera nécessaire de payer, donc d'emprunter, à moins que la Bulgarie ne tienne à conserver comme créancier la Turquie dont elle connaît la bénévolence.

□ □ □

De toutes les puissances, la plus pressée est certainement la Russie que talonne la prochaine échéance de ses Bons du Trésor, sans compter les autres exigences budgétaires. Quelles que soient ses nécessités politiques dans la péninsule des Balkans, il lui faut d'abord parer à celles qui résultent de son propre fonctionnement financier. Cette conception est certainement celle de ses hommes d'État ainsi qu'en témoignent leurs efforts pour la réunion de la conférence qui doit mettre définitivement un terme à tous les bruits de guerre, à toutes les tentatives de conflits. La Russie est spécialement intéressée au maintien de la paix et au retour de la confiance ; sur ce point il ne peut pas subsister de doute.

La Bourse et le monde des affaires attendent donc, non sans impatience, l'annonce du lancement de l'un ou de l'autre des deux emprunts les plus imminents, le Russe et le Turc. Ce serait, en effet, le meilleur réconfortant pour tout le public qui cherche ses inspirations dans nos grands établissements de crédit et chez qui ce geste ferait de suite renaître, avec la confiance, le désir de se remettre aux transactions coutumières ; en d'autres termes, ce serait le réveil d'un marché dont l'activité, tout au moins au comptant, laisse beaucoup à désirer.

□ □ □

Le *Manchon Ixion*, dont nous avons déjà parlé, vient de voir sa supériorité confirmée par un témoignage irrécusable. Il a obtenu à l'Exposition du Grand Palais une médaille d'or, c'est-à-dire la plus haute récompense. Comme début, ce résultat mérite d'être noté, non qu'il ait surpris ceux qui avaient pu apprécier la nouvelle invention, mais parce qu'il est le garant de la faveur que doit trouver auprès des consommateurs ce mode si parfait d'éclairage par l'incandescence.

Les avantages du *Manchon Ixion* sont de ceux qui se révèlent dès le premier examen et que l'usage fait apprécier chaque jour davantage. Le plus caractéristique est certainement la faculté d'allumage spontané aussitôt que se produit le courant gazeux. Sans interposition d'un appareil spécial, créant une complication inutile et susceptible de se déranger sans qu'on en soit prévenu, par le seul fait de son mode d'établissement et des matières qui entrent dans sa composition, le *Manchon Ixion* ne peut pas recevoir l'afflux du gaz sans enflammer immédiatement le bec et irradier sa lumière.

De ce fait, il résulte d'abord que la source d'éclairage n'a plus besoin, comme dans tous les autres systèmes, de l'allumage à la main. Il suffit de tourner un robinet pour qu'instantanément brillent tous les becs situés sur le circuit, quelles que soient leur position et leur distance. Cette précieuse faculté est celle qui a été prédominante dans le succès de l'électricité, faisant passer même sur la différence de prix si en faveur de l'emploi du gaz. Obtenir la lumière où et quand on veut sans se voir asservi à un allumage préalable dont on n'a pas toujours les éléments à portée est devenu une de ces exigences qu'enfantent le progrès, une de ces commodités qui sont tellement passées dans la pratique qu'elles sont considérées comme indispensables. C'est incontestablement le plus grand perfectionnement qui ait été réalisé dans cette branche si intéressante de l'éclairage par incandescence.

De cette inflammation spontanée découle un autre avantage qui n'est pas le moins important.

Impossible avec le manchon Ixion de laisser un bec ouvert sans que se produise l'éclairage. Que pour une cause quelconque, négligence ou accident, le robinet se rouvre après l'extinction, immédiatement jaillit la lumière révélatrice. Ainsi disparaissent les dangers du gaz, l'explosion ou l'asphyxie, dont la crainte hante l'esprit de bien des consommateurs. Au lieu de s'échapper librement comme avec tous les autres appareils, le gaz se consume et signale lui-même, automatiquement, sa présence.

Tous ces avantages si appréciables sont obtenus sans aucune diminution du pouvoir éclairant qui, au contraire, avec le manchon Ixion, atteint son maximum d'intensité. Le prix d'achat est le même et la durée des manchons est augmentée de ce fait que sont supprimés les ébranlements, les explosions qui se produisent toujours, avec les autres systèmes, au moment de l'allumage.

□ □ □

La Société du *Manchon Ixion* est constituée au capital de 1,500,000 francs en actions de 100 francs. Ce capital, qui paraît singulièrement minime par rapport à celui des entreprises similaires, est cependant très suffisant parce que, dès son origine, la Société se trouve dotée de tous les éléments qui assurent son fonctionnement. De la Société en commandite qui l'a précédée et qui a amené au point tous les détails de la fabrication, elle reçoit, avec un terrain de plus de 1,900 mètres, situé à Asnières dans les conditions les plus favorables, une usine déjà en pleine marche avec une capacité de production de 6 millions de manchons par an. En plus des brevets, cette Société en commandite transmet à la Société anonyme de nombreux contrats de commandes. Seul faisait défaut à la Société en commandite le fonds de roulement qu'exige l'importance des affaires ; la transformation en Société anonyme n'a pas eu d'autre but que de remédier à cet inconvénient et de procurer les capitaux nouveaux qui étaient indispensables pour donner à l'exploitation du manchon Ixion son plein épanouissement.

Ce chiffre de production de 6 millions de manchons par an semble déjà important. On sera encore plus surpris d'apprendre que la Société veut s'outiller pour le doubler. C'est qu'actuellement la France consomme plus de 50 millions de manchons à incandescence par an alors qu'elle en produit à peine 15 millions. Sur les 35 millions importés de l'étranger, c'est-à-dire à peu près exclusivement d'Allemagne, la Société Ixion estime qu'elle peut et doit en enlever un bon tiers en faveur de la production nationale. Tout le monde trouvera qu'elle a parfaitement raison et que ses prétentions dans la concurrence avec l'étranger sont fort modérées, d'autant qu'en France la consommation va sans cesse en croissant.

Et cependant, même avec la seule production de 6 millions de manchons, en se basant sur les résultats présentement constatés et acquis comme prix de vente et prix de revient, les bénéfices annuels dépasseraient le montant du capital. C'est dire qu'avec les plus larges prévisions pour les amortissements industriels et la dotation de tous les comptes de prévoyance, la Société sera en mesure de distribuer des dividendes extrêmement rémunérateurs. Du reste, les exemples abondent des succès obtenus dans cette branche d'industrie. A tous les points de vue l'action des *Manchons Ixion* constitue un titre singulièrement intéressant et qui doit retenir l'attention aussi bien des capitaux de placement que de ceux qui cherchent seulement une plus-value rapide.

ALFRED DUPUY

Le Figaro Illustré ne paraissant que mensuellement, nous ne pouvons, dans cette chronique, suivre les événements financiers d'aussi près qu'il serait désirable. C'est pourquoi nous nous mettons à l'entière disposition de nos lecteurs pour leur fournir les renseignements qu'ils voudront bien nous demander.

Les Théâtres

On sait que le talent de M. Henry Bernstein est fougueux et brutal; sa dernière pièce, *Israël*, qui prétend allier une idée d'ailleurs peu claire à une action violente, est particulièrement dure; il sera toujours et partout plus pénible qu'émouvant de voir un fils contraindre sa mère, une fière duchesse, à avouer qu'elle a été la maîtresse d'un juif, et qu'il est le fruit de cet adultère. L'infortuné jeune homme, qui était antisémite enragé, se trouve, par suite, exposé à se battre en duel avec son père: encore une situation plus pénible que tragique, parce qu'aucune grandeur ne la relève ici. Mais pourquoi ce fils désespéré se suicide-t-il? Le dénouement même paraît peu admissible.

Il y a, du reste, beaucoup de talent dans ce drame, ce qui n'étonnera personne. M^{me} Réjane a eu d'admirables cris dans le rôle de la duchesse. MM. Gauthier, Signoret et de Max ont été parfaits, sans être étonnants.

L'Oreille fendue, de M. Lucien Népoty, un jeune, déjà signalé au public littéraire par sa tragédie *le Premier Glaive*, donnée récemment aux Arènes de Béziers, est une œuvre forte, parfois défectueuse, mais jamais banale, qui prête à la critique, mais à une critique sympathique et fait honneur au Théâtre Antoine. Le sujet en est très triste, puisque nous assistons à la déchéance de plus en plus navrante d'un vieux général qu'atteint la limite d'âge inexorable. Bafoué, presque renié par sa famille, ce malheureux général Désarçons de Lantouille meurt d'apoplexie chez sa fille Lucile, au moment où il apprend qu'elle aussi est lamentablement déchu. C'est l'histoire de la grandeur et de la décadence d'une famille d'officier.

M. Gémier a fait de ce rôle une création de tous points remarquable; M^{lle} Madeleine Lély a merveilleusement incarné le personnage de Lucile; on doit des éloges à M^{lle} Marcilly et à M. Janvier.

Quant à *l'Agence Legris*, de M. Jacques Roullet, que vient de monter l'Ambigu, c'est un drame populaire qui n'est pas sans qualités, qui est même assez personnel relativement, mais combien lugubre! Un agent d'espionnage (Legris), une femme (Germaine Barbaroux) qui a empoisonné son mari; qui — malgré elle, il est vrai — veut faire de son amant un traître, et ne peut échapper à son tyran, l'odieux Legris, qu'en l'empoisonnant; un bouge de matelots à Toulon (*le Chapeau Rouge*); une scène de torture, dont la victime finit par être étranglée sous un rayon de lune verdâtre, une scène d'agonie... la dose est copieuse.

M^{lle} Paule Andral a été excellente dans le rôle de Germaine; excellente également M^{lle} Clado, à qui il advint de la remplacer au pied levé. M. Séverin Mars n'a été cette fois qu'ingénieux et adroit.

Ce n'est pas le talent étranger de M. Frank Wedekind qui nous rendra la joie de vivre. Sa pièce *l'Eveil du Printemps*, que M. d'Humières a traduite et montée au Théâtre des Arts, est triste, triste! Cette «tragédie d'adolescence» fort étrange, expose comment la crise de la puberté parsème de tombes le chemin de la vie, dont elle assure cependant la perpétuité. Pièce irréelle, fantastique, déconcertante, qu'accompagne sur l'affiche une fantaisie très comique: *Monsieur Mézian*, de M. Pierre Véber, où triomphe une actrice originale, M^{lle} Caumont.

La Comédie-Royale nous a offert diverses pièces de genres très différents: un lever de rideau de M. Gluck: *Madame est de bois*; une satire plaisante de MM. Aug. Germain et Trébor: *Une petite femme forte*, dirigée contre l'administration postale que nul ne saurait nous envier; une revue: *V'là le potin mondain*, de MM. Fargue et Charron; enfin une fantaisie très libertine de M. Nozière: *l'Après-midi byzantine*. J'estime trop le grand talent de cet auteur pour ne pas regretter qu'il l'emploie à composer des œuvrettes aussi joliment perverses (circonstance non pas atténuante, mais aggravante); M^{lle} Nina Sanzi (la courtisane Myrrha) s'est révélée débordante de vie et de passion; c'est un tempérament... je ne dirai pas excessif, mais très remarquable.

M^{lle} Marcelle Yrven a eu beaucoup de succès au Palais-Royal dans *l'Heure de la Bergère*, un joyeux vaudeville de M. Ordonneau. A côté d'elle, M. Lamy a fort bien soutenu un rôle assez ingrat.

Arsène Lupin, qu'évoque l'Athénée, par l'entremise de MM. Francis de Croisset et Maurice Leblanc, est aussi fort sinon plus que Sherlock Holmes, mais il défend la mauvaise cause, et non la bonne. C'est un glorieux et sympathique voleur, qui triomphe, comme il convient, d'un policier peu génial. Cette pièce ingénieuse est une combinaison savamment dosée d'éléments connus: Sherlock, déjà nommé; Raffles, sinon Gaboriau; sans oublier ce bon garçonisme, ce parisianisme populaire (ce «parigotisme» plutôt) et cette sentimentalité naïve qui ont fait les beaux jours de l'ancien Ambigu. Il convient de louer l'habileté des auteurs, ainsi que celle de M. André Brulé (Lupin), Escoffier (le policier), Bullier, Lefaur... et de M^{me} Jeanne Rosny.

Moins drôle, mais plus tragique, est Lionel Régis, le directeur du puissant journal *le Passe-*



M^{me} de LUZA dans *Mam'zelle Trompette*
Robe de Liberty glacé vert amande et mauve toute frangée
Au corsage tulle de soie bleu brodé d'argent
CRÉATION de LAFERRIÈRE (Cl. Felice)

Partout, dont les bureaux se trouvent actuellement au Gymnase. L'auteur, M. Georges Thurner, est encore un jeune: il a trouvé dans la peinture d'un journalisme d'affaires fort odieux l'occasion d'un grand succès. Lionel est omnipotent, il veut avoir toutes les femmes, par tous les moyens, fait chanter les financiers et attendre les ministres, laisse sa famille dans une médiocrité voisine de la gêne, et ne donne d'augmentation qu'à ceux de ses employés dont les femmes sont jolies et complaisantes. Comment se fait-il que, vivement réprimandé par son frère Eugène, qui a toutes les vertus, il s'amende et lui laisse épouser une jeune veuve qu'il convoitait? Mystère!

M^{me} Marthe Régnier a eu la coquetterie de se montrer, dans le personnage de ladite jeune veuve (Jacqueline Héllouin), humblement attifée de costumes ultra-simples et modestes; ainsi le veut sa condition. Elle n'en a pas été moins délicate. Quelle sensibilité délicatement personnelle, quelles jolies nuances sentimentales! M. Dumény a joué en perfection le rôle de Lionel et M. Dubosc celui d'Eugène avec sa personnalité habituelle. M^{me} Henriot, Damiroff, M. Jean Dax, Leubas et leurs camarades ont reçu l'accueil le plus flatteur.

Et maintenant laissez-moi finir, non pas en vous rendant compte de la représentation du *Crépuscule des Dieux*, qui a été à l'Opéra l'occasion d'un triomphe pour M. Messager, M^{lle} Louise Grandjean, MM. Van Dyck et Delmas, cela ne rentre pas dans le cadre de cette chronique, mais en évoquant simplement ce drame gigantesque, prodigieux couronnement de cette vaste épopée musicale qu'est la *Tétralogie* de l'*Anneau des Niebelungen*. Peut-être y a-t-il là des longueurs pour notre goût français, mais il n'en est pas moins vrai que la mort de Brünhilde, et toute la scène finale, si souvent jouée au concert, sont des points culminants de l'universelle beauté.

L'âge des Dieux avarés et cruels est fini, la Walkyrie gagne, en échange de sa divinité perdue, la fragile et sublime grandeur de la femme aimée; le feu dévore l'orgueilleux palais du Walhall, mais dans les espaces célestes, dominant les ruines fumantes du séjour des Dieux, chante, triomphant et pur, le thème de l'amour, merveilleux et consolateur comme une étoile qui commence à poindre au-dessus de l'embrasement géant du crépuscule.

HENRI ALLORGE

LE THÉÂTRE ET LA MODE

Le *Crépuscule des Dieux* nous a donné des salles somptueuses, où voisinaient de charmante façon les robes grecques divinement drapées et les étroits fourreaux de satin souple, de teinte pâle, sur lesquels retombait la légère tunique de tulle ou de gaze de soie alourdie de broderies d'or ou d'argent. Et sur toutes ces somptuosités, la lumière des diamants à profusion répandue, ou le reflet très doux des perles nacrant la blancheur des décolletés.

Au Gymnase, l'exquise Marthe Régnier nous fait aimer le moyen âge avec une robe de drap violet, simplement garnie d'une guimpe de tulle rebrodée dans le même ton, pendant que M^{lle} Damiroff met en valeur une robe de mousseline de soie cerise aux broderies de coton soyeux. Puis au premier acte et au second, des cachemires de soie «abricot» et «violette de Parme», — des velours «écaille blonde» — toute la jolie poésie des nuances, tout l'enveloppement des tissus précieux, retombant en un mol abandon.

Que de pièces encore ravissamment habillées dans les théâtres du boulevard ou dans les théâtres «à côté»! Mais j'y reviendrai, car, pour l'instant, je m'en voudrais de passer sous silence les délicieuses créations de Laferrière pour les *Folies Dramatiques* — d'autant que j'ai la bonne fortune d'en reproduire une ici.

Que n'ai-je pu en parler plus vite! Mais voilà, il me fallait attendre que les chiffons aient pu envahir cette petite place... et c'était grave. Les chiffons ont triomphé. Comment refuser une mention à ce costume de voyage si crânement porté par M^{me} Marise Fairy, dans *Mam'zelle Trompette*: serge ivoire rebrodée d'arabesques «vert lumière», avec haute ceinture de liberty vert retenant un long pan frangé, pendant que l'empiecement et les manches sont faits d'un tulle finement travaillé à plis de lingerie? Comment ne pas signaler l'adorable élégance de cette robe du deuxième acte, en liberty «hortensia bleu» moulant la gracieuse silhouette de l'artiste en une gaine souple que voile une tunique de gros tulle toute brodée d'une haute guirlande fleurie?

M^{me} de Luza est aussi bien joliment habillée: toujours par Laferrière, c'est tout dire. Décidément, cette maison nous gâte de délicieuses inspirations. A croire, tant elle est en pleine possession de son art et de sa vogue, que l'inédit, que la fantaisie rare, que le goût absolu, ne lui coûtent aucun effort. M^{me} de Luza nous apporte donc au troisième acte la surprise d'une robe de liberty glacé aux reflets imprécis, mauve et vert amande tout à la fois, dont la tunique, courte et frangée, s'attache devant sous une série de boutons passémentés, et au quatrième, l'originalité d'une toilette du soir en tulle «citron» à la traîne enjolivée de broderie, à la taille serrée dans une ceinture également brodée.

Des toilettes, vous dis-je, à assurer tous les succès, qu'elles se meuvent au théâtre ou dans la vie.

LAURENCE DE LAPRADE



MONTE-CARLO. — LE THÉÂTRE ET LA TERRASSE VERS LA MER

La Saison d'Opéra à Monte-Carlo

Malgré le développement continu des cités de luxe et de plaisir qui s'égrènent sur la Riviera comme les perles d'un collier merveilleux, Monte-Carlo demeure la vraie capitale de ce coin de terre béni qui semble avoir inspiré au poète le fameux distique de l'*Invitation au voyage* :

Là tout n'est qu'ordre et beauté
Luxe, calme et volupté.

Cette prédominance incontestable, Monte-Carlo la doit à l'art. Il y a partout, sur le littoral, des fêtes fleuries, des courses de chevaux, des tirs aux pigeons, des bals, — et, ce qu'il ne faut pas oublier, — du soleil. Mais c'est seulement à Monte-Carlo qu'un foyer artistique sans rival a pu se créer et offrir, au milieu de toutes les élégances, des saisons musicales et théâtrales dont chacune fait époque dans l'histoire de l'art théâtral.

On sait qu'à Monte-Carlo la saison d'opéra se trouve placée sous le haut patronage de Son Altesse Sérénissime le Prince de Monaco, qui, avec l'aide de l'habile impresario et du grand artiste qu'est M. Raoul Gunsbourg, a su faire du Théâtre de la principauté une scène unique sur le continent.

Nombre de chefs-d'œuvre contemporains ont été représentés pour la première fois à Monte-Carlo. C'est là que furent créés : *La Damnation de Faust* et *La Prise de Troie*, de Berlioz ; *Hulda* et *Ghiselle*, de César Franck ; *Hélène* et *L'Ancêtre*, de Saint-Saëns ; *Le Jongleur de Notre-Dame*, *Chérubin* et *Thérèse*, de Massenet. C'est là qu'on entendit pour la première fois, en langue française, *Tristan et Ysolde* de Wagner et tant d'autres chefs-d'œuvre ! C'est du théâtre de Monte-Carlo qu'ont pris leur essor ces grands artistes acclamés dans le monde entier : Marcella Sembrich, Géraldine Farrar, Selma Kurz, Darclée, Félia Litvinne, Lina Cavalieri, Jean de Reszke, Tamagno, Caruso, Maurice Renaud, Chaliapine, etc.

La saison de 1909 va ajouter un chapitre infiniment brillant au passé artistique du Théâtre de Monte-Carlo. Elle commencera dès le 25 janvier pour ne prendre fin que le 8 avril, et pendant ces dix semaines, un programme absolument sans précédent déroulera ses merveilles devant les auditeurs de choix qui, chaque année, reviennent de tous les points du monde, fidèles à ce rendez-vous de douce nature et de grand art.

Pour la première fois, on donnera dans son ensemble la *Tétralogie* de Richard Wagner, qui comprend, on le sait, *L'Or du Rhin*, *La Walkyrie*, *Siegfried* et le *Crépuscule des Dieux*. Trois opéras nouveaux alterneront avec ces magnifiques représentations : *Le Cobzar*, de G. Ferrari ; *Naristhé*, de Bellenot ; et *Le Vieil Aigle*, de M. R. Gunsbourg, qu'on sera heureux d'apprécier dans une œuvre personnelle, après l'avoir vu tant de fois prodiguer les ressources de son art dans la mise en scène de ses maîtres favoris.

Parmi les autres opéras inscrits au programme, nous trouvons encore trois œuvres peu connues en France et dont ce sera la première apparition à Monte-Carlo : *Christophe Colomb*, de Franchetti ; *Iris*, de Mascagni ; et *Roussalka*, de Dargomijsky. Enfin, on reverra, montées avec le soin que les habitués apprécient davantage chaque année, les œuvres consacrées par le succès, qui forment en quelque sorte le fond de toute saison lyrique : *Rigoletto*, de Verdi ; *Le Barbier de Séville*, de Rossini ; *Carmen*, de Bizet ; *Roméo et Juliette*, de Gounod ; *La Vie de Bohème* et *La Tosca*, de G. Puccini ; *Mefistofele*, de Boïto ; *La Gioconda*, de Ponchielli, enfin *Hélène*, de Saint-Saëns.

Ce programme, à l'élaboration duquel a présidé le plus fin éclectisme, sera interprété par une troupe exclusivement composée d'artistes célèbres, dont nous devons nous borner à énumérer les

noms, sans commentaires, dans l'ordre alphabétique :

Mmes Bessie Abbott, Aïno Ackté, Marguerite Bériza, Berjot, Lucienne Bréval, Maly Borga, Carelli, Chenal, Deschamps-Jéhin, Dubel, Durif, d'Elty, Mary Girard, Hempel, Herleroy, de Hidalgo, Félia Litvinne, Lormont, Ménard, Raunay, Spennert, Ughetto, *soprani et contralti* ;

MM. Altchewsky, Anselmi, de Tura, Van Dyck, Rousselière, Smirnow, Swolfs, *ténors* ;

MM. Bouvet, Gilly, Titta-Ruffo, Padoureano, *barytons* ;

MM. Chaliapine, Delmas, Marvini, Vallier, *basses* ;

MM. Chalmin, Pini-Corsi, Philippon, *basses bouffes*.

MM. Léon Jéhin et Pomé demeurent à la tête de l'orchestre unique qui accompagne ces belles manifestations d'art. Les seconds chefs d'orchestre et répétiteurs sont MM. Narici et Leblanc ; — Mme Weinschenk, MM. De Sabata, Violet et Vallini, chefs de chant, ont la direction des chœurs, qui seront cette saison comme les précédentes dignes du cadre et de l'entourage et M. Sarracco est maître de ballet.

Comme il ne faut oublier personne lorsqu'il s'agit de rendre hommage à une tentative artistique d'aussi haut intérêt, ajoutons que M. Visconti, pour les décors ordinaires, M. Frey, pour les décors lumineux, enfin M. Kranich, ingénieur-machiniste, ont apporté à la préparation de la saison 1909 un concours dont on appréciera toute l'importance. Mais n'est-ce point d'abord à M. Raoul Gunsbourg, qui, sous le haut patronage de Son Altesse Sérénissime le Prince de Monaco, a su concevoir ce beau programme et en préparer la réalisation, que doivent aller les félicitations d'aujourd'hui et les applaudissements de demain ?

M. G.



CHARDIN (JEAN-BAPTISTE-SIMÉON)

LA MÈRE LABORIEUSE

(Musée du Louvre)

Ayuntamiento de Madrid



La Noël du Cheval Arabe

par JEAN AICARD

I

Je possédais un joli petit cheval arabe, que j'avais baptisé d'un nom provençal. Je l'appelais *Cabri*.

Sa robe était ravissante. Quand on disait : il est pêchard, je traduisais aussitôt : fleur de pêcher. Mais aucune de ces deux expressions n'était juste. Mon arabe était d'une couleur indéfinissable, changeante au soleil... et nous vivions sous le plus merveilleux ciel de France, en Provence, dans le Var.

Dès son arrivée d'Afrique, il avait été acheté, à Marseille, par un jardinier qui l'attelait à sa carriole ; je les vis passer un matin, l'un traînant l'autre ; le petit arabe se cabrait dans les brancards, faisait reculer le véhicule au bord de tous les fossés, fouettait son conducteur du balai de sa longue queue, secouait sa chevelure, renflait sa gorge de cygne, rejetait en arrière sa tête révoltée. Il me charma si bien que je dus le payer le triple de son véritable prix. Mais l'homme m'avait

dit : « Examinez-le de près, Monsieur. Vous verrez comme sa robe est curieuse : un poil blanc, un gris, un blond, un rouge. A de certains moment, selon comme le soleil le frappe, il semble tout en or, d'autres fois il est comme une rose ! » C'était vrai. Et sur cette soie dorée et couleur de chair, sa crinière très longue s'enlevait noire comme sa queue, d'un noir de jais... « Il a l'air d'une femme ! » disait encore mon vendeur, sans se douter qu'il répétait un mot que j'ai entendu dire à M. Renan sur les chevaux syriens, « gracieux et parés de bijoux comme des femmes ».

Je vécus durant des années avec Cabri dans une intimité étroite. Nous ne tombâmes jamais qu'ensemble, pour avoir voulu escalader trop de sentiers de colline, impraticables ou destinés seulement aux véritables chèvres.

Je n'avais pas tardé à m'apercevoir que Cabri était une personne nerveuse et sensible. Je n'irai pas jusqu'à dire

Illustrations de René LELONG.

**



qu'il fût d'une intelligence supérieure : l'horizon intellectuel des chevaux est assez borné ; mais il n'était pas bête et il avait du cœur.

Un jour, comme nous traversions ensemble un village, j'appris par hasard la mort d'un ami que j'aimais beaucoup. Le chagrin gonflait mon cœur. Quand nous fûmes rentrés dans la forêt sauvage, je mis pied à terre, et j'allai m'asseoir dans une clairière à l'ombre d'un chêne vert, à quelque distance du sentier où j'avais laissé mon cheval, après avoir disposé la bride de façon à ce qu'elle trainât à terre sous ses yeux. Élevé par des Arabes, Cabri savait ce que cela voulait dire, et se considérant alors comme attaché, il ne s'éloignait guère.

J'étais donc assis sous mon chêne, et fort triste. J'étais jeune. Mes émotions étaient vives et abondantes. Celles que j'éprouvais en ce moment me dominèrent. Je fus plus faible que mon chagrin ; il me terrassa ; et je me pris à pleurer, renversé sur le dos, la nuque sur mes bras, les deux yeux fermés. Je pleurai d'abord en silence, mais enfin quelques plaintes m'échappèrent, j'entendis mes sanglots, et ma peine s'accrut du sentiment qui me vint de ma solitude... A ce moment une caresse douce effleura mon visage. J'ouvris les yeux vivement... Cabri était là ; sa longue lèvre noire se promenait sur mon front... Je me relevai fortifié, et je baisai sa jolie tête nerveuse, serrée entre mes deux bras ; puis, nous rentrâmes à la maison.

De ce jour, j'eus pour Cabri des faiblesses. S'il se dérobaient devant un obstacle ou s'il avait peur d'une ombre, je m'entêtais, il est vrai, à le ramener vers l'objet redouté, jusqu'à ce qu'il eût « compris » et obéi franchement ; mais s'il témoignait un désir raisonnable, je cédaï volontiers à son caprice. J'ai visité ainsi plus d'un joli site, seulement parce qu'il l'avait découvert.

II

Un soir d'été, une heure avant le coucher du soleil, comme je traversais l'Estérel, allant de Clavières à Saint-Raphaël, — et comme j'étais environ à mi-route, Cabri manifesta hautement le désir de quitter le bon chemin pour une jolie sente de traverse où je n'avais que faire. Je ne le contrariai pas ; je rendis la main ; il prit le galop de chasse, puis ralentit son allure en arrivant près d'un bouquet de vieux cyprès et de hauts platanes sous les-

quels il s'engagea. Tout à coup, d'un doigt léger, je l'arrêtai pour admirer à mon aise la tranquille oasis.

Devant nous, sous les hauts ombrages, au fond d'une place assez spacieuse, une vieille chapelle. Au milieu de la place, une fontaine rustique. L'eau tombait, d'une borne décrépite aux joints de laquelle poussaient des herbes sèches, dans un bassin à hauteur d'appui, tout recouvert de mousses vertes et reluisantes. A cet abreuvoir, une jeune paysanne puisait de l'eau dans le creux de sa main et buvait des perles.

Oh! cette vision! Je reconnus dans cette jeune fille toutes les jeunes filles; je ressentis en moi avec violence toutes les amours, et j'éprouvai dans le même instant le respect de mon trouble infini. Telle est, dit-on, la façon de sentir des poètes; de pareilles émotions, à force d'être transcendantes, sont tout à fait désintéressées. Les Don Juan raffinés ou les antiques satyres des bois sont les seuls à se rappeler en pareil cas leur individualité. Les poètes, aux plus belles heures de leur vie, goûtent une joie plus délicieuse à admirer le beau qui est à eux sans leur appartenir, qu'à le réduire par la possession à ne leur donner qu'une sensation banale.

Je n'ai vu dans ma vie entière que cette jeune fille qui à mes yeux, ait rassemblé en elle le charme de toutes les jeunes filles; seule elle me sera apparue comme l'incarnation même de la Vie, de la Beauté immortellement jeune, impersonnelle, absolue.

Elle avait des jupes courtes, à raies rouges et blanches, très plissées, très rebondies sur la saillie des hanches; des souliers lacés à semelle lourde et ferrée; un casaquin d'indienne à fleurs avec une étroite basque qui la ceinturait; le cou nu, cerclé par le ruban du chapeau de paille qui flottait sur son dos; des cheveux épais, d'un noir profond; les sourcils noirs et fins; la peau mordorée; des dents d'une blancheur éclatante.

Je n'essaierai pas de vous donner, avec des mots, une idée des lignes de son visage. Elle était belle et jolie, superbe et ravissante. Jamais la comparaison du beau fruit à peine mûrissant et de la jeune fille ne fut plus triomphante; je demeurai immobile, louant la Vie!

Elle s'était tournée vers moi.

— Bonjour, lui dis-je... bonjour, petite demoiselle!

— Bonjour, fit-elle d'un signe de tête.





Je repris : — Achevez de boire tranquillement ; mon cheval a soif, mais je ne veux pas vous déranger.

Elle rit et me fit signe d'approcher.

— J'ai fini, dit-elle.

Je pressai les flancs de Cabri. Il s'avança jusqu'au bord du bassin miroitant, but une gorgée.

— Assez, Cabri ! — dis-je en lui détournant la tête vers l'allée par où nous étions venus — mais je ne me décidai pas à m'éloigner.

— Il est joli, votre cheval, dit-elle.

— N'est-ce pas ?

Et je le fis pivoter sur lui-même ; il eût, comme on dit, tourné dans une assiette.

A ce moment, un jeune garçon parut entre les cyprès.

— Bonjour, Louiset, dit vivement la fillette.

Louiset était en bras de chemise ; la chemise entr'ouverte laissait voir, très roussi par le soleil, son cou nu, et un peu de sa poitrine blanche. Sa veste pendait, jetée sur l'épaule. Il était ceint d'une *taïole* rouge sur un pantalon de toile d'un bleu pâli. Il avait un visage un peu allongé, aux fortes mâchoires ; un nez légèrement busqué ; une barbe courte, frisée légèrement. C'était, lui aussi, un petit Arabe.

— Adieu, monsieur ! me dit la belle créature.

Il répéta : — Adieu, Monsieur !

Et tous deux prirent le chemin par où j'étais venu.

Je les suivis, de loin, admirant ce couple en qui vivaient et marchaient, rythmiques, toutes les fiertés de la vraie jeunesse, toutes les élégances naturelles d'une race saine dont ils semblaient les modèles.

Ils causaient et riaient. Ils arrivèrent devant une ferme largement posée dans un champ d'oliviers, assez près du bord de la route. Ils s'assirent sur un banc de la terrasse rustique, près d'une antique table de bois, sous une treille chargée de lourdes grappes.

Je descendis de cheval et, la bride sur mon bras, j'allai vers eux. Indiscrètement je voulais les voir plus longtemps.

— Pardon, excuse, leur dis-je ; mon cheval est un peu atigué. Pourrait-on lui donner un peu d'avoine ?

— A votre désir, répondit-elle.

Louiset se leva et me fit signe de le suivre. Nous mîmes

Cabri à l'étable. Je revins avec le jeune homme, qui m'invita à prendre place à côté de la fillette, sur le banc de la terrasse.

On causa. Ils étaient fiancés. Ils devaient se marier après les vendanges. Elle s'appelait Andréine. Le soir tombait sur nos têtes ; les rayons du couchant bordaient d'un joyeux ourlet d'or les pampres verts, faisaient étinceler les *panes muscates* aux grains gonflés de joie comme les seins naissants des filles bibliques. Je jouissais sans envie de l'amour de ces beaux êtres sains, nets et vigoureux — comme on goûte le charme des choses, le spectacle des aurores, la salubre gaité des jours commençants.

L'heure du souper arriva. L'étoile du berger luisait là-bas, sur la colline, à côté du croissant en faucille.

Andréine entra dans la ferme, en ressortit aussitôt apportant des assiettes, des verres, le pain et le vin.

— Si vous voulez faire comme nous ?

— Merci, il faut que je parte.

— A votre désir, dit Louiset, mais il faut trinquer, avant.

— A votre bonheur, les braves enfants !

Je trinquai avec Louiset, tout en saluant d'un regard sa jolie fiancée, à qui j'offris en souvenir un petit foulard de soie qu'une main maternelle avait glissé dans mon léger bagage. J'allai ensuite chercher Cabri, et je repartis sous les étoiles, emportant dans mes yeux et dans mon cœur une éblouissante image de la vie simple, saine, naïve, éternellement amoureuse.

III

A la fin de l'année suivante, nous partîmes un après-midi, mon fidèle Cabri et moi, de Saint-Raphaël pour Claviers où je comptais, le soir même, m'inviter par surprise au repas de Noël, chez des amis restés fidèles aux vieilles coutumes provençales. La nuit, vite venue, en cette saison, qui était d'ailleurs clémente cette année-là, me surprit à mi-chemin ; mais il y avait tant d'étoiles !

Et Cabri, dans la nuit, battait d'un trot bien régulier la route sonore... Brusquement il s'arrêta.

— Qu'y a-t-il, Cabri ? Allons, petit, en avant !

... Je le flattai de la main. Il tenta de quitter la route. Je l'y ramenai et lui fis sentir la pression des jambes. Il

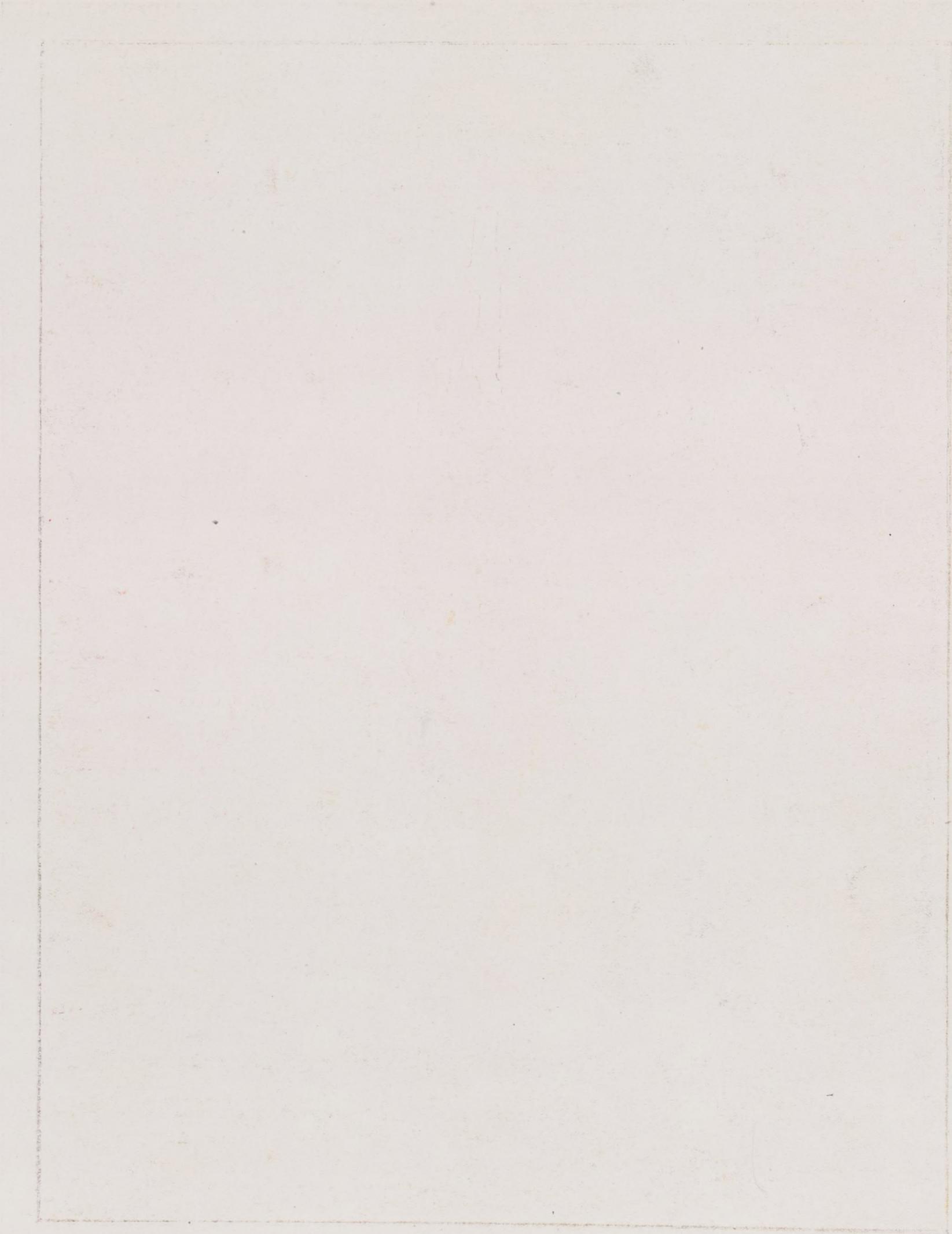


DECAMPS (ALEXANDRE-GABRIEL)

UNE RUE DE SMYRNE

(Collection Thomy-Thiery. — Musée du Louvre)

Ayuntamiento de Madrid



s'immobilisa, têtue ; je le pressai encore ; alors il tourna deux ou trois fois sur lui-même, à demi cabré.

— Quelle est cette fantaisie ? Veux-tu rester en route ? Allons, petit, l'écurie est chaude là-bas ; la bonne avoine t'attend et la litière fraîche — une litière de Noël... Apprends qu'il y a, dans cette étable où je te conduis, un âne et un bœuf... qui te raconteront le mystère de Bethléem.

J'ajoutai bien d'autres choses les plus engageantes du monde ; mais toute mon éloquence demeura vaine... et j'allais me fâcher, me servir de l'éperon... quand un rire frais sonna près de moi, dans l'ombre, au bord de la route.

— Il reconnaît la maison ! Laissez-le faire, monsieur ! me criait Andréine... Vous savez bien qu'il y en a une chez nous, d'étable, et dans l'étable il y a une vache et un âne aussi !

Puis, d'une voix plus haute :

— ...Arrive, Louiset ! Mets à la mangeoire le cheval du monsieur. Elle veut faire son repas de Noël, la jolie bête !... Venez, monsieur ; mon petit dort, mais je vous le montrerai tout à l'heure... Louiset est devenu mon mari, monsieur ; nous sommes mari et femme depuis plus d'un an.

Une heure après, j'étais attablé avec toute la famille d'Andréine dans la grande salle de la ferme.

Oh ! la joyeuse table ! Une grosse nappe de toile bise (un drap de lit, je crois) qui fleuraient le thym et la lavande des armoires de chez nous. Du pain en pavé, à la mode d'Azai (d'Aix). Du vin blanc, du rouge, et du vin cuit. Dans la dougüe (cruche) l'eau de la fontaine voisine (que je croyais revoir !) Des tas d'oranges dressés çà et là, à côté des figues séchées au soleil et des panses muscates conservées ; tout cela, parmi une profusion de feuilles de laurier qui s'enlevaient en franches découpures d'un vert sombre sur la clarté de la nappe, sous une lampe suspendue au plafond.

Autour de la table, le père et la mère, le grand-père et la mère-grand, deux oncles, une vieille tante et, côte à côte, à l'un des bouts, Andréine et Louiset. A l'autre bout, moi-même, car je n'avais pas voulu accepter la place d'honneur. On parla des vendanges dernières et des récoltes futures, du prix des vins, de la disparition presque totale du blé — dont la culture chez nous est abandonnée pour celle de la vigne.

Puis ce furent des histoires joyeuses et de bons rires, puis de vieilles chansons en dialecte. Les jeunes riaient avec leurs belles dents et les vieux avec toutes leurs rides.

Le café arriva, suivi du coup d'aiguarden. Puis :

— Je vais faire boire votre cheval, monsieur, dit Louiset.

— J'y vais moi-même, répliquai-je. Il s'est souvenu, le gueux, hein ? de la bonne avoine de chez vous !

— Où allez-vous ? me cria Louiset ; Monsieur, par ici !

Une porte s'ouvrait sur l'un des côtés de la salle. Deux marches à descendre et l'on était dans l'écurie. Les bêtes, quand la porte était ouverte, voisinaient avec les gens...

— Laissez-la ouverte, la porte ! cria Andréine ; comme ça, les bêtes seront avec nous...

Quand nous revînmes, laissant grand'ouverte la porte de communication, une surprise m'attendait.

Au milieu de la table, parmi les feuillages et les fruits, l'enfantelet, couché sur le dos, riait, pris dans ses bandelettes lâches, sous lesquelles on voyait s'agiter ses petits pieds... et il tendait les bras vers le plafond, vers les visages penchés sur lui, vers la vie.

Tout à coup, la jeune mère s'empara de son enfant... Un bruit subit, inquiétant, avait fait retourner toutes les têtes... Le familier Cabri, s'étant détaché, frappait du sabot la dalle des marches... Sa jolie tête et son fin poitrail s'encadraient dans la porte de l'étable.

Je courus à lui et le saisis par la corde du licol, une corde tressée en poils de cheval, à la mode camarguaise.

— Attendez, monsieur ! Ne le renvoyez pas ! Je crois qu'il veut sa part du gros souper de Noël !

Et Louiset accourut, apportant un morceau de sucre. Tout le monde quitta la table et nous rejoignit. D'une détente de ses fines jambes de derrière, Cabri bondit dans la salle. Je le retins fermement.

— N'ayez pas peur, criai-je ; il est si sage !

Ce fut un fou rire de bienvenue. On l'entoura, chacun lui offrant quelque friandise, qui une pomme, qui un biscuit. Andréine elle-même vint voir... serrant à deux bras son petit sur sa poitrine gonflée.

Là-bas, tout au fond de l'étable éclairée d'une lanterne, l'âne et la vache regardaient d'un air d'envie, très humain...

— Attendez, vous autres ! leur cria Andréine... Vous en aurez aussi tout à l'heure, du sucre.

— Ne bougez pas, dis-je tout à coup à la jeune mère... N'ayez pas peur. Mon cheval est une personne. Et je devine ce qu'il veut faire... Vous allez voir !

Je tins la corde un peu lâche ; Cabri allongea son cou de cygne, baissa sa fine tête nerveuse, avança sa longue lèvre noire et, légèrement, bien légèrement, effleura d'une caresse divine les cheveux de l'enfantelet déjà rendormi sur la poitrine de la jeune mère étonnée et ravie.

Alors, serrant plus fort contre elle son petit, avec une sorte d'emportement, elle cria, tandis que les vieux joignaient les mains comme devant un miracle :

— Oh ! mon Jésus ! mon beau petit Jésus !

JEAN AICARD.



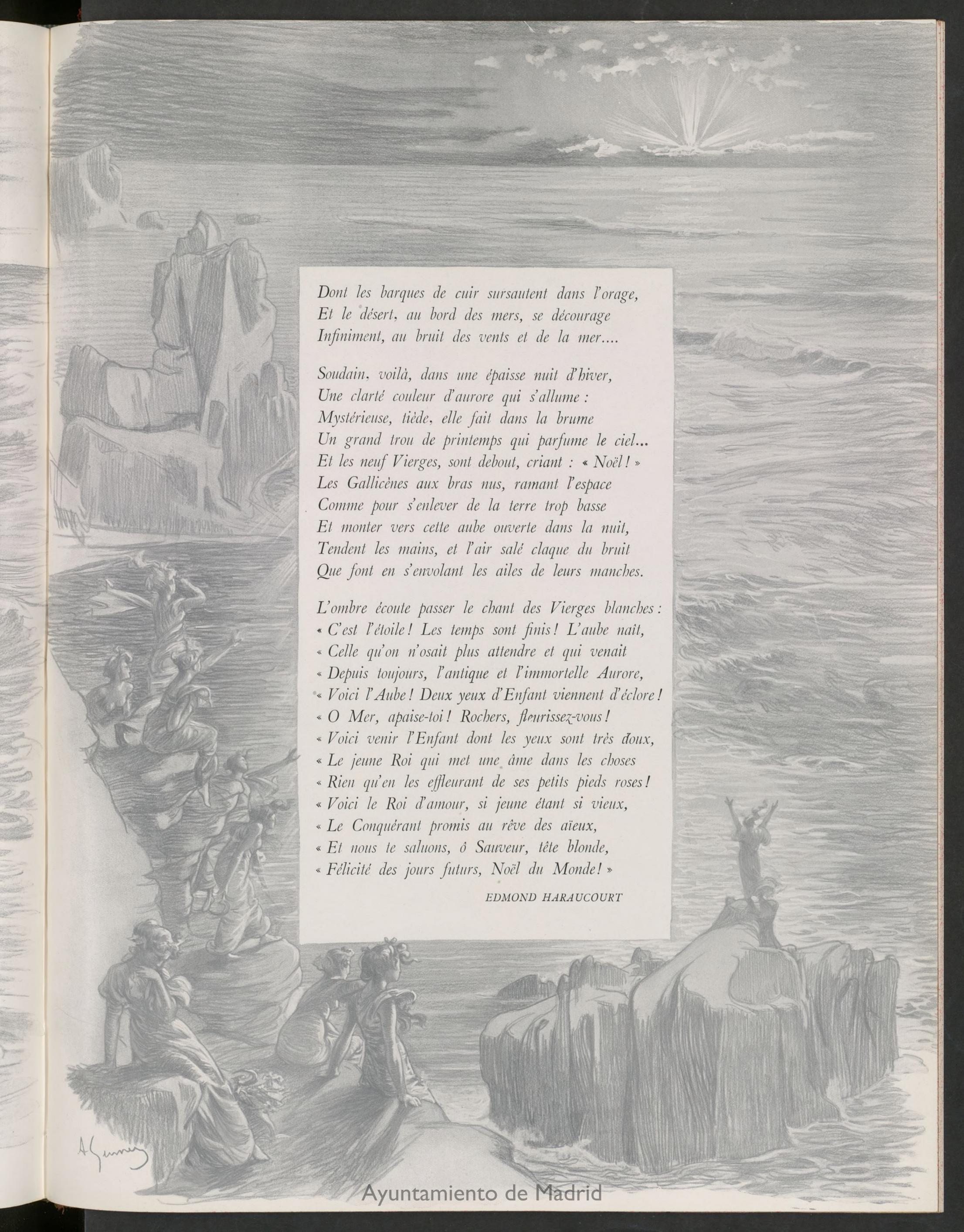
Les Druidesses

*Au fond du Nord, crevant l'immensité des mers,
Dans les frissons salés et les brouillards amers
Qui roulent sur la houle et sortent des tempêtes,
Par-delà les confins des hommes et des bêtes,
Apre, rauque, avec des grondements et des cris,
L'île tumultueuse émerge des flots gris
Et rêve horriblement dans la mort éternelle.*

*Elle attend. Un ennui désastreux est en elle,
Un espoir qui descend, qui monte, et voilà tant,
Tant de mois, pendant tant de siècles, qu'elle attend,
Et tant, que les rochers penchés au bord du gouffre
Ne se souviennent plus de quelle attente on souffre,
Mais attendent quand même en hurlant vers les dieux.*

*Ils ragent sans bouger, gigantesques et vieux,
Immobiles depuis la naissance des lunes:
Prisonniers de leur masse et rongés de rancunes,
Bossus, griffés de vent, éclaboussés d'embruns,
Giflés d'averses, las et courbant leurs dos bruns,
Ils crachent de l'écume et soufflent du tonnerre.
Ils veillent; leur espoir trente fois millénaire
Regarde ce qui doit venir de l'horizon,
Mais rien ne vient, sinon le pirate Saxon*

A. Guy



*Dont les barques de cuir sursautent dans l'orage,
Et le désert, au bord des mers, se décourage
Infiniment, au bruit des vents et de la mer....*

*Soudain, voilà, dans une épaisse nuit d'hiver,
Une clarté couleur d'aurore qui s'allume :
Mystérieuse, tiède, elle fait dans la brume
Un grand trou de printemps qui parfume le ciel...
Et les neuf Vierges, sont debout, criant : « Noël ! »
Les Gallicènes aux bras nus, ramant l'espace
Comme pour s'enlever de la terre trop basse
Et monter vers cette aube ouverte dans la nuit,
Tendent les mains, et l'air salé claque du bruit
Que font en s'envolant les ailes de leurs manches.*

*L'ombre écoute passer le chant des Vierges blanches :
« C'est l'étoile ! Les temps sont finis ! L'aube naît,
« Celle qu'on n'osait plus attendre et qui venait
« Depuis toujours, l'antique et l'immortelle Aurore,
« Voici l'Aube ! Deux yeux d'Enfant viennent d'éclorre !
« O Mer, apaise-toi ! Rochers, fleurissez-vous !
« Voici venir l'Enfant dont les yeux sont très doux,
« Le jeune Roi qui met une âme dans les choses
« Rien qu'en les effleurant de ses petits pieds roses !
« Voici le Roi d'amour, si jeune étant si vieux,
« Le Conquérant promis au rêve des aïeux,
« Et nous te saluons, ô Sauveur, tête blonde,
« Félicité des jours futurs, Noël du Monde ! »*

EDMOND HARAUCOURT

A. G. J. J.

ART & SNOBISME



— Vous y comprenez quelque chose?
— ... Il le faut bien.

Dessin Inédit d'Abel FAIVRE.



RUBENS (PIERRE-PAUL)

TÊTE D'ENFANT

(Musée du Louvre)

Ayuntamiento de Madrid



Le Marquis aux Servantes

par GEORGES D'ESPARBÈS

M. de Dieupentale fut marié par son père à dix-huit ans. Il épousa une demoiselle de la Comté, nièce d'une des Dames d'honneur de la reine. On retira l'héritière des « Pénitentes de Dieu », et les deux enfants furent jetés dans les bras l'un de l'autre. Ils ne s'aimèrent jamais.

Sans avoir conduit le train, l'an d'avant son mariage, été de 1778, M. de Dieupentale avait joué son rôle aux fermeries de Sa Majesté, à Trianon : Il se présentait en costume de garçon de ferme, tout enrubbé, de la paille blonde dans les sabots, et offrait le lait pur aux dames. Ensuite, quand la mode fut passée, en habit d'argent, des bas de soie lilas, tricorne, épée à badine, il offrit des roses dans les soupers. C'était vivre.

Cette existence devait finir. M^{lle} de la Comté, qui apportait une fortune, introduisit dans le ménage une austérité farouche. Laide, disait-on, comme une pensée d'encyclopédiste, et menée par son directeur, elle enveloppa sa chair de toiles rudes, et son trop gentil mari d'une surveillance de recors. Un pas dans la rue, des fantômes aussitôt se détachaient de l'ombre, et suivaient M. de Dieupentale. Cette vie dura deux ans.

A la fin, le marquis se lassa, s'installa dans sa chambre comme pour un long voyage, fit porter des livres, quelques parfums, d'excellent tabac, et dit adieu aux plaisirs. Deux, trois, quatre ans passèrent. Un jour, une soubrette fut trouvée dans son lit. Elle avait le nez de travers, les cheveux fripés, la bouche rose, et se mit à rire, insolente ! Alors M^{me} de Dieupentale congédia ses gens, et désormais, dans l'hôtel ce furent des vieillards qui servirent...

Depuis ce moment, l'humeur de M. de Dieupentale changea. Il fut triste, puis taciturne, puis désespéré. Sa maison était un tombeau ; et il ne voyait aucun moyen d'en sortir, lorsque tout à coup la Révolution arriva. Tumulte ! On chargea les chaises de poste, et

en route, messieurs de Versailles ! Au revoir, disaient-ils. Adieu.. devaient-ils dire. La dernière tête tombée, un petit sous-lieutenant pâle posa sa main sur la France, et vingt ans s'écoulèrent, dans un grand bruit. L'exilé se trouvait à Oxford quand on annonça Waterloo.

Il revint au faubourg, traînant, avec ses malles, son Erynnie. Sans révolte, il subit sa femme jusqu'en 1816, quatrième jour d'octobre, où elle se mit au lit agonisante. Alors, avec beaucoup de froideur, dressé à son chevet, le marquis lui dit :

— Madame, faites vos prières à Dieu, car le Diable, sans doute, a des droits sur vous.

Elle le regarda comme aux bons jours, avec rage :

— Monsieur, nous avons joué tous deux. Vous étiez séduisant, j'étais riche. Mon enjeu était le plus fort ; j'avais les atouts, j'ai gagné.

Elle mourut en balbutiant un compte de lingère, et M. de Dieupentale, vieux et triste à jamais, se retrouva seul dans la vie.

Il acheta une maison en Gascogne, et y porta sa mauvaise humeur, son dégoût, son impuissance, désormais, d'aimer qui que ce fût au monde. Une tête jeune le faisait souffrir. Il ne voulait autour de lui qu'une vieille ; et à le voir tituber dans les salles de l'hôtel, au fond d'une ombre continuelle, on eût dit qu'une revenante le servait.

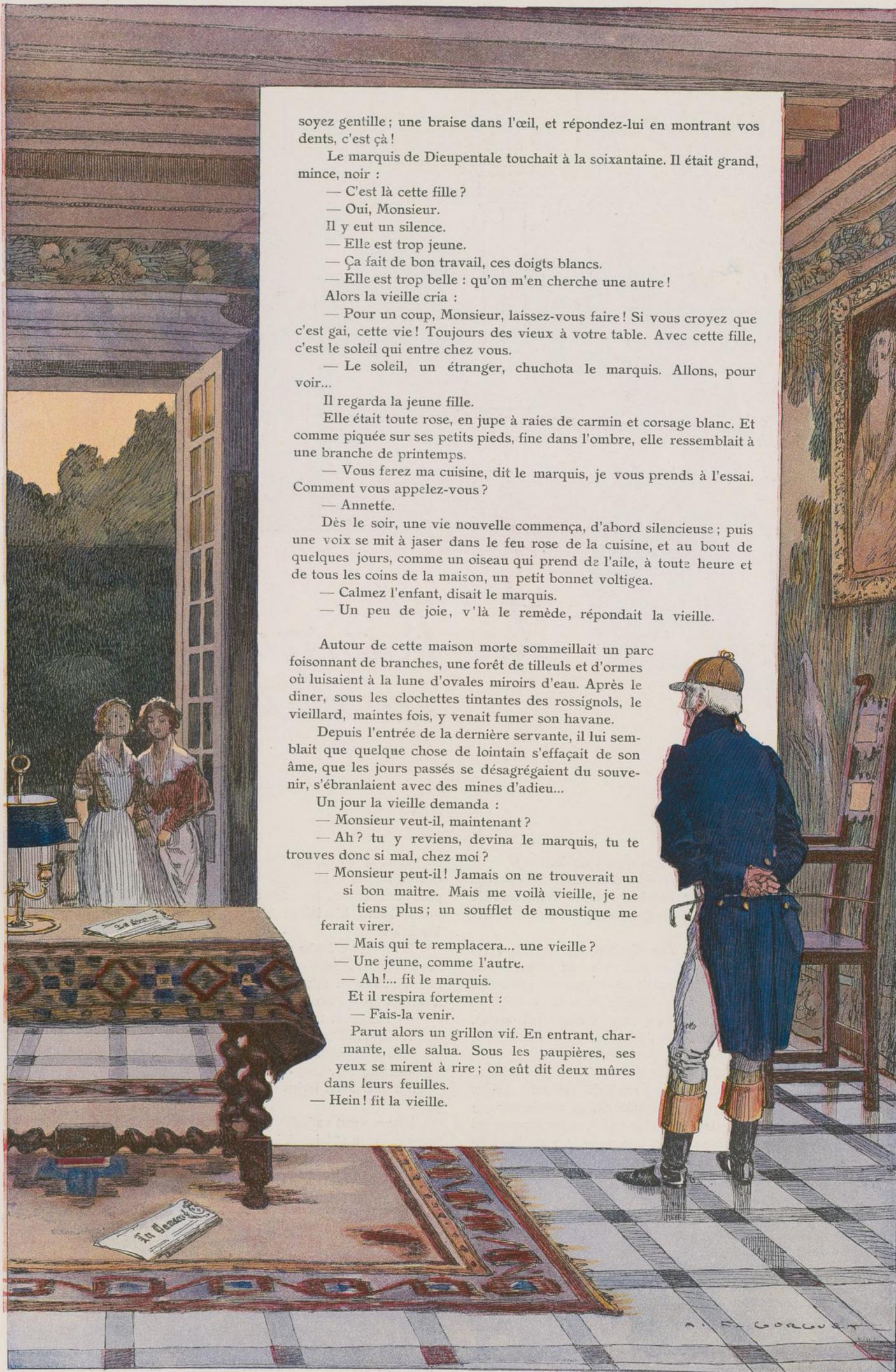
Un jour, cette vieille ouvrit la porte. Quelqu'un frappait dans la rue.

— C'est vous qui venez vous louer ?

— Vous avez demandé une aide pour Monsieur le Marquis...

— Oh ! pas si haut, il ne sait pas ! Entrez. Je vas chercher Monsieur. Un temps ; je cours, je reviens. Arrangez vos cheveux,

Illustrations de Aug. F. GORGUET



soyez gentille ; une braise dans l'œil, et répondez-lui en montrant vos dents, c'est ça !

Le marquis de Dieupentale touchait à la soixantaine. Il était grand, mince, noir :

— C'est là cette fille ?

— Oui, Monsieur.

Il y eut un silence.

— Elle est trop jeune.

— Ça fait de bon travail, ces doigts blancs.

— Elle est trop belle : qu'on m'en cherche une autre !

Alors la vieille cria :

— Pour un coup, Monsieur, laissez-vous faire ! Si vous croyez que c'est gai, cette vie ! Toujours des vieux à votre table. Avec cette fille, c'est le soleil qui entre chez vous.

— Le soleil, un étranger, chuchota le marquis. Allons, pour voir...

Il regarda la jeune fille.

Elle était toute rose, en jupe à raies de carmin et corsage blanc. Et comme piquée sur ses petits pieds, fine dans l'ombre, elle ressemblait à une branche de printemps.

— Vous ferez ma cuisine, dit le marquis, je vous prends à l'essai. Comment vous appelez-vous ?

— Annette.

Dès le soir, une vie nouvelle commença, d'abord silencieuse ; puis une voix se mit à jaser dans le feu rose de la cuisine, et au bout de quelques jours, comme un oiseau qui prend de l'aile, à toute heure et de tous les coins de la maison, un petit bonnet voltigea.

— Calmez l'enfant, disait le marquis.

— Un peu de joie, v'là le remède, répondait la vieille.

Autour de cette maison morte sommeillait un parc foisonnant de branches, une forêt de tilleuls et d'ormes où luisaient à la lune d'ovales miroirs d'eau. Après le diner, sous les clochettes tintantes des rossignols, le vieillard, maintes fois, y venait fumer son havane.

Depuis l'entrée de la dernière servante, il lui semblait que quelque chose de lointain s'effaçait de son âme, que les jours passés se désagréaient du souvenir, s'ébranlaient avec des mines d'adieu...

Un jour la vieille demanda :

— Monsieur veut-il, maintenant ?

— Ah ? tu y reviens, devina le marquis, tu te trouves donc si mal, chez moi ?

— Monsieur peut-il ! Jamais on ne trouverait un si bon maître. Mais me voilà vieille, je ne tiens plus ; un soufflet de moustique me ferait virer.

— Mais qui te remplacera... une vieille ?

— Une jeune, comme l'autre.

— Ah !... fit le marquis.

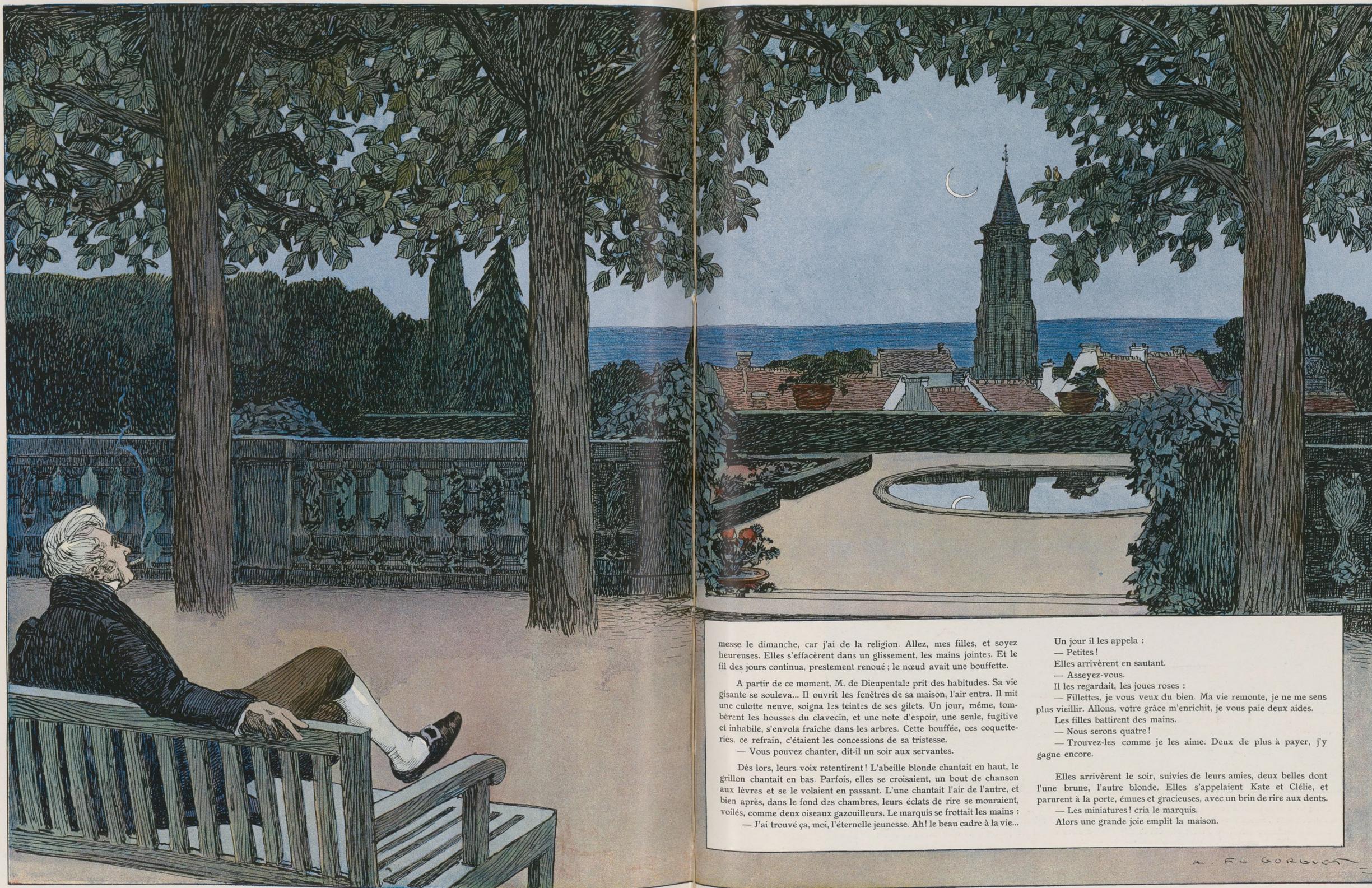
Et il respira fortement :

— Fais-la venir.

Parut alors un grillon vif. En entrant, charmante, elle salua. Sous les paupières, ses yeux se mirent à rire ; on eût dit deux mûres dans leurs feuilles.

— Hein ! fit la vieille.





messe le dimanche, car j'ai de la religion. Allez, mes filles, et soyez heureuses. Elles s'effacèrent dans un glissement, les mains jointes. Et le fil des jours continua, prestement renoué; le nœud avait une bouffette.

A partir de ce moment, M. de Dieupental prit des habitudes. Sa vie gisante se souleva... Il ouvrit les fenêtres de sa maison, l'air entra. Il mit une culotte neuve, soigna les teintes de ses gilets. Un jour, même, tombèrent les housses du clavecin, et une note d'espoir, une seule, fugitive et inhabile, s'envola fraîche dans les arbres. Cette bouffée, ces coquette-ries, ce refrain, c'étaient les concessions de sa tristesse.

— Vous pouvez chanter, dit-il un soir aux servantes.

Dès lors, leurs voix retentirent! L'abeille blonde chantait en haut, le grillon chantait en bas. Parfois, elles se croisaient, un bout de chanson aux lèvres et se le volaient en passant. L'une chantait l'air de l'autre, et bien après, dans le fond des chambres, leurs éclats de rire se mouraient, voilés, comme deux oiseaux gazouilleurs. Le marquis se frottait les mains :
— J'ai trouvé ça, moi, l'éternelle jeunesse. Ah! le beau cadre à la vie...

Un jour il les appela :

— Petites!

Elles arrivèrent en sautant.

— Asseyez-vous.

Il les regardait, les joues roses :

— Fillettes, je vous veux du bien. Ma vie remonte, je ne me sens plus vieillir. Allons, votre grâce m'enrichit, je vous paie deux aides.

Les filles battirent des mains.

— Nous serons quatre!

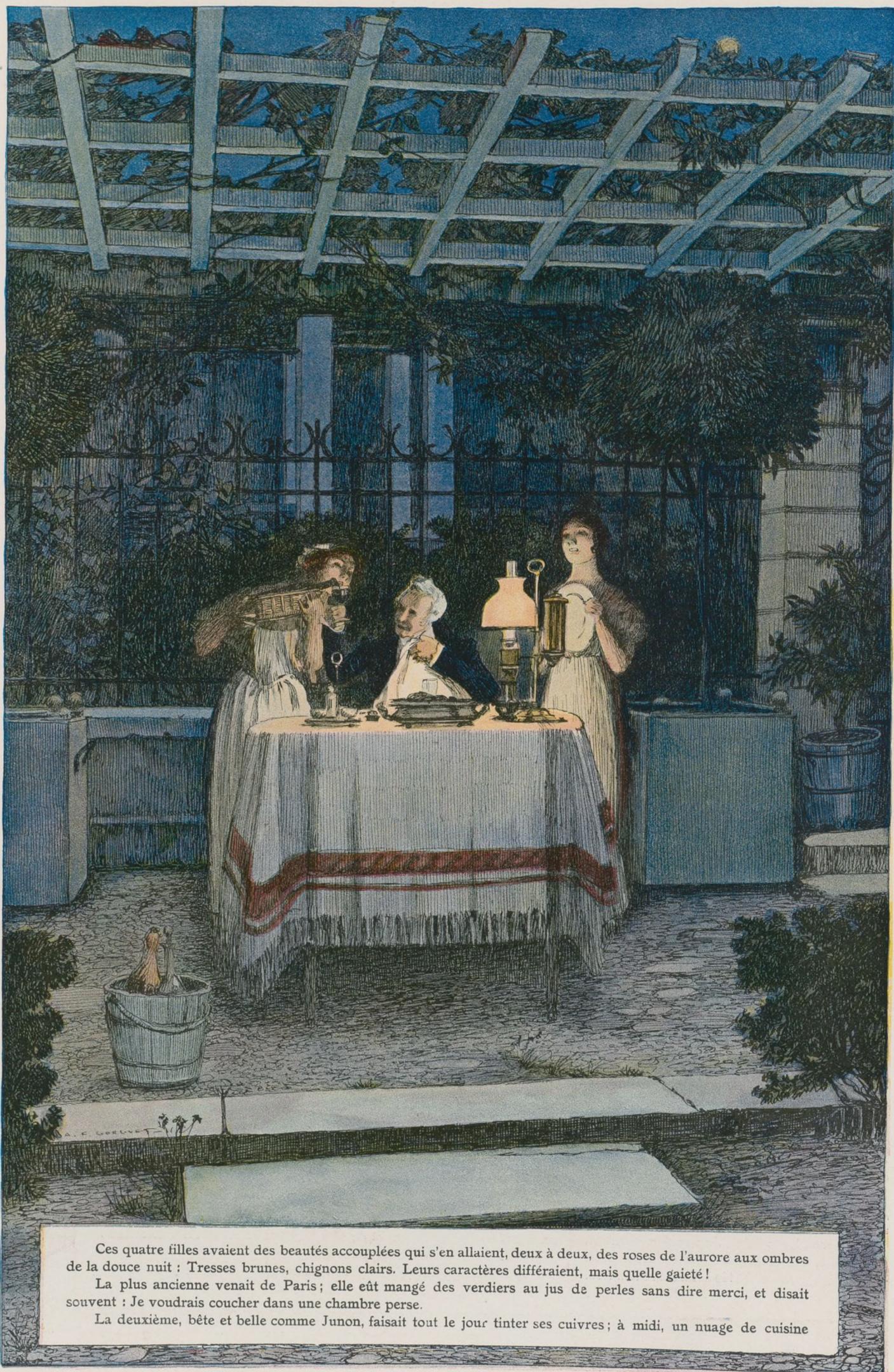
— Trouvez-les comme je les aime. Deux de plus à payer, j'y gagne encore.

Elles arrivèrent le soir, suivies de leurs amies, deux belles dont l'une brune, l'autre blonde. Elles s'appelaient Kate et Clélie, et parurent à la porte, émues et gracieuses, avec un brin de rire aux dents.

— Les miniatures! cria le marquis.

Alors une grande joie emplit la maison.

A. F. GORVEN



Ces quatre filles avaient des beautés accouplées qui s'en allaient, deux à deux, des roses de l'aurore aux ombres de la douce nuit : Tresses brunes, chignons clairs. Leurs caractères différaient, mais quelle gaieté !
La plus ancienne venait de Paris ; elle eût mangé des verdiers au jus de perles sans dire merci, et disait souvent : Je voudrais coucher dans une chambre perse.
La deuxième, bête et belle comme Junon, faisait tout le jour tinter ses cuivres ; à midi, un nuage de cuisine



l'enveloppait, et dans la fumée, sa taille mince ondoyait comme une vision.

La troisième, une gourmande, se faisait piper au péché; le marquis, alors, lui pinçait le menton, et pourpre, avec un rire, elle ouvrait sa bouche vermeille emplie de grains d'anis volés aux drageoirs.

La quatrième, aux yeux pers, chantait une vieille chanson : « Rien... père Cyprien, ne vous retient ! » Elle soignait les fleurs des allées. Il y avait de l'étourderie dans les entailles de ses fossettes, et elle embrassait ses amis, du bout des lèvres, en faisant de petits pets sur les joues.

De la cave à la girouette, ces quatre lutines allaient et venaient, sautaient de chambre en chambre, un peu de gorge découverte, jolies, avec leurs robes retroussées, leurs bras nus. La maison reluisait de ses mille lames de parquet cirées, frottées, lissées, caressées. Chaque soir, la table était pleine de mets délicats comme des mousselines. Le bonhomme mangeait de tout; l'appétit des jeunes ans lui était revenu, et même il lui poussa, au nœud de la serviette, un second menton.

— Vous serez deux à me servir, dit-il : les deux blondes à mon déjeuner, quand les fenêtres sont ouvertes au gai soleil, et les deux brunes pour mon dîner, à la nuit, sous les lampes.

Il en fut ainsi. A midi, les deux blondes l'entouraient, l'une à droite, l'autre à gauche, et de la pantoufle au peigne coquettement vêtues, tranchaient son pain, coupaient ses viandes, emplissaient de vin d'or son gobelet vermeil.

Le soir, — c'était la nuit dans le jardin — les deux brunes remplaçaient les blondes. A la flamme des lampes, leurs yeux scintillaient comme des perles noires. Elles avaient aux poignets des bouffettes de rubans sombres, et dans les rossignolades qui tombaient des branches, avançaient les confitures et versaient le vin bleu.

Harmonie de l'âme, joies du regard !

Cette existence, pleine de plaisirs délicats, durait depuis deux années. Le marquis ne sortait jamais, se levait de bon matin, lisait la *Gazette de France*, roulait d'une main légère une dizaine de cigarettes, et allait fumer au milieu des roses, dans les allées de son parc. Là, lui arrivaient des bruits charmants : le heurt des casseroles, des cris de filles, un bout de refrain. A dix heures, il entrait dans une salle, aspergeait ses doigts de gouttes d'eau et, prenant un petit vaporisateur bleu, purifiait son haleine d'une buée d'iris qui flattait les jeunes servantes. Elles devinaient son parfum, son pas égoïste et grave, sa façon de faire hum ! hum ! les tapes de sa canne sur la pointe de son soulier, ses impatiences, et sitôt que frais et rose, au bout de l'avenue, sa silhouette apparaissait sur le treillis, de la grille, elles volaient

vers lui, étincelantes comme des abeilles sur un raisin :

- Votre chapeau, Monsieur le Marquis!
- Cette main sur mon bras!
- Vous soufflez!
- Une rose blanche à votre habit!
- On vous pare!
- Voyez l'effet!

Dans l'après-midi, c'étaient diverses lectures : *L'Art d'orner l'esprit en l'amusant*, ou *Nouveau choix de traits vifs, saillants et légers*; *La Religion*, poème, par Racine fils; *La collection des meilleurs ouvrages français composés par des dames*, t. IX; et la perle! un roman de la grande époque : *La Vanité combattue par la fille forte*, ou *La Vie pénitente de Sœur Jacqueline*, par le P. Casimir de Tolose, capucin.

— Voilà de beaux livres, disait le marquis à ses servantes.

Après quoi, il jouait.

Elles avaient l'ordre d'être bien vêtues à trois heures, et délivrées de tout travail. Chaque jour, il leur offrait une mise, et le jeu était à un sou le point. Alors, les cris du marquis s'envolaient au lustre :

— Cœur! C'est à moi! La contrescarpe est attaquée! Atout! Sonnez pour le roy!

Les filles, habituées, suivaient ses colères, et s'égosillaient à propos d'une carte, charmantes, elles avaient l'air d'oiseaux qui jouent leur grain de chènevis.

Après le dîner, il se levait, passait au salon plein de lumières, et invitait les filles « à la musique ». En vêtements plus légers, aux teintes adoucies, après s'être soigné les ongles, elles s'installaient sur des chaises fines. Alors le bonhomme feuilletait sa mémoire et leur jouait les airs gais du siècle mort, les gavottes Vestris, les menuets mélancoliques où bouffaient encore, malgré le temps, de cérémonieuses révérences, des pavanés et des pas français. Tout à coup, dix heures! On entendait un bruit de robes, l'écho final du clavecin. Les filles, debout, éteignaient le lustre; et Monsieur le Marquis allait « prendre du repos ».

Cette vie dura cinq ans. Les servantes, heureuses, devenaient grasses, plus jolies encore, et affinées par le vieillard, comprenaient merveilleusement ses manies.

Un jour de l'année 1829, le 13 avril, un matin, M. de Dieupentale trouva quatre bouquets dans sa chambre. Il n'avait pas songé à sa fête. Tous les ans, cette surprise l'attendait.

— Tine! Nette! Kate! Clélie!

Elles vinrent en courant : les deux blondes en cotillons bleus, les deux brunes en jupes roses, et toutes chiffonnées de plaisir, montrèrent à la porte leurs nez effrontés.

— Ici, chères, dit le vieillard.

Une salutation pour chacune, galant, il les embrassa.

— A mon tour, je veux vous faire un cadeau.

Elles rirent. On eût dit quatre merles qui s'envolaient...

— Vous m'avez consolé de l'existence, avoua le vieillard. Jamais, à vivre au milieu de quatre femmes jolies, une pensée mauvaise n'a gâté mon cœur. Cette tentation eût flétri le sentiment de beauté pure que vous dégagez. Je vous aime également toutes, comme on hérite tout ce qui est jeune et chantant.

Après un silence, il leur fit cette question :

— Vous marierez-vous un jour?

Au fond, aucune ne tenait à changer de vie. Elles plaisantèrent :

— Les hommes sont des foireux!

— Ils morvent dans leur soupe!

— Pour un mot de travers, ils vous graphignent les joues!

— Ils emberluquent leurs femmes!

Elles avaient pris ses mots drôles, et sans savoir, parlaient en dames du grand siècle. Il eut un cri de bonheur :

— Je n'ai plus que quelques jours à vivre; restez avec moi et je vous fais mes héritières! Ma fortune vous dotera, mes mies.

Deux, trop émues, s'assirent tout à coup. Aux yeux de la troisième brillèrent deux grains d'argent; la dernière prit le menton du bonhomme et le lui baisa. Les fenêtres étaient toutes grandes; il faisait soleil. Vives, les quatre filles s'élançèrent, — et debout, resté seul dans le salon, M. de Dieupentale se tourna vers le portrait de la marquise :

— Vous aviez autrefois, ma femme, tous les « atouts »; aujourd'hui...

Une seconde, il écouta l'enthousiasme des servantes au fond du jardin, une course de chèvres sur les graviers envolés...

Le fil de son sourire s'enleva, malin, jusqu'à la pointe des oreilles, et songeant à la vie de grâce et de douceur qu'il s'était faite :

— Jours oubliés, Madame, — à moi la vole!

GEORGES D'ESPARBÈS

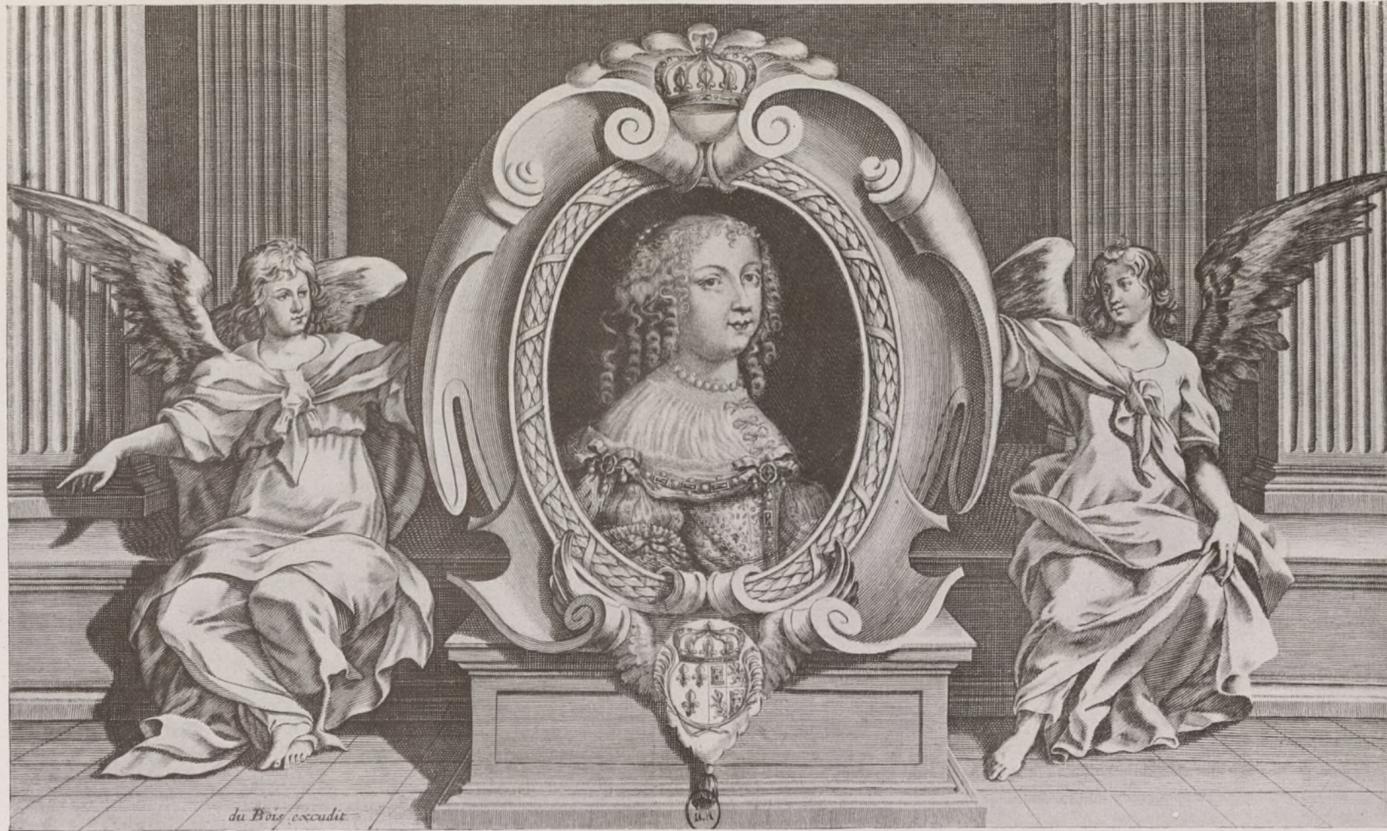




LE CORRÈGE (ANTONIO ALLEGRI, dit)

SAINTE FAMILLE (Etude)

(Musée du Louvre)



La Femme du Grand Roi

par FRANTZ FUNCK-BRENTANO

Nous sommes en 1650, à Madrid. Entre la France et l'Espagne, la guerre — cruel fléau — sévissait depuis des années. Pour demander la paix, les Madrilènes avaient organisé une procession, au cours de laquelle, suivant l'usage, on donna l'essor à des vols de colombes. Et voici qu'à tire d'ailes l'une de ces colombes, d'une éclatante blancheur, vint se poser sur la tête de la petite infante Marie-Thérèse, fille du roi d'Espagne, Philippe IV et d'Élisabeth de France. L'infante avait douze ans. L'oiseau resta quelques instants sur la tête blonde et gracieuse de l'enfant. « Miracle ! miracle ! », criait la foule. Et, de ce jour, la mignonne petite princesse parut à tous la promesse d'une paix prochaine : promesse qui se réalisa.

Elle était née le 10 septembre 1638, au palais de l'Escurial, cinq jours après la naissance, au château de Saint-Germain, de celui qui, sous le nom de Louis XIV, devait devenir son mari.

Van Aarsens voit l'infante, en 1655, à une course de taureaux. « C'est une princesse de petite taille, dit-il. Elle a la mine fort spirituelle et l'œil vif, le visage un peu plus rond que long. C'est dommage qu'elle se farde à la mode de son pays. Si elle ne mettait pas tant de rouge, elle paraîtrait plus belle, mais on en met tant à cette cour, qu'elle et la reine (il s'agit de Marie-Anne d'Autriche, la seconde femme de Philippe IV) sont encore celles qui en sont moins enflammées. » On retrouve ces plaques de carmin sur les portraits de femmes peints par Velasquez — auquel nous devons un délicieux portrait de l'infante Marie-Thérèse, conservé au Musée de Madrid et reproduit ici.

Le projet de mariage entre son fils Louis XIV et sa nièce Marie-Thérèse, était une idée chère à Anne d'Autriche.

Mazarin, qui ne saurait passer pour un sentimental, y pensa dès l'année 1646 : « L'infante étant mariée au roi de France, écrit-il, nous pourrions aspirer à la succession du royaume d'Espagne, quelque renonciation qu'on lui en fit faire ; et ce ne serait pas une attente fort éloignée, puisqu'il n'y a rien que la vie du prince, son frère, qui l'en peut exclure. »

Alors les couronnes des deux plus puissantes monarchies du temps se trouveraient réunies sur le même front et la paix du monde assurée par la suprématie française.

Quant à la petite Marie-Thérèse, dans sa menue tête d'enfant, elle ne pensait aussi qu'à être reine de France : beau rêve doré, qui allait devenir une réalité, mais pour recouvrir de ses voiles brillants la plus douloureuse misère.

En 1658, en retour des ouvertures de paix apportées à Paris par don Antonio Pimentel, le duc de Grammont, ambassadeur de France, vint à Madrid avec cette réponse, qu'il formula en présence de Philippe IV et de l'infante :

« Sire, le roi, mon maître, accepte la paix avec votre Majesté et à vous, Madame (s'adressant à l'infante), Sa Majesté offre son cœur et sa main. »

Mazarin exigea pour la dot le chiffre énorme de 500,000 écus d'or, précisément parce qu'il espérait qu'elle

ne serait jamais payée, l'impossibilité où se trouveraient les Espagnols de réunir une pareille somme devant rendre nulles les renonciations à la succession d'Espagne que l'infante serait appelée à faire en montant sur le trône de France : prévisions qui se réalisèrent, et si Louis XIV ne put s'emparer de l'Espagne, il parvint du moins, en faisant valoir les droits de sa femme, après la mort de Philippe IV, à mettre



Médaille frappée à la Monnaie en 1662
(Collection de la Monnaie)



L'Infante Marie-Thérèse
Portrait par Velasquez (Musée de Madrid)

la main sur les provinces espagnoles qui se trouvaient sur ses frontières, la Flandre de langue française, l'Artois et la Franche-Comté.

L'infante avait les yeux très petits, ronds, d'un bleu vif ; le nez tombant, un peu gros à son extrémité ; elle avait aussi les joues tombantes, et comme soufflées par le bas, les joues de presque toutes les infantes sur les tableaux de Velasquez. La bouche était petite, d'un joli dessin, rouge comme une cerise mûre. Le teint était d'une grande blancheur, blancheur que faisait encore ressortir le vermillon plaqué sur les pommettes. Enfin les cheveux étaient fins, abondants et d'un blond admirable.

Elle ressemblait à sa tante Anne d'Autriche, mère de Louis XIV.

La remise de la jeune princesse, entre les mains de la Cour de France, devait avoir lieu, au pied des Pyrénées, dans la petite île des Faisans, sur la Bidassoa, car la ligne frontière entre les deux royaumes coupait l'île en deux parts. On y avait construit un bâtiment comprenant deux galeries en prolongement l'une de l'autre, mais aboutissant à un salon commun. Chacune de ces galeries était à son extrémité, continuée par un cabinet de travail. C'est dans ces deux cabinets que Mazarin, d'une part, et don Luis de Haro, de l'autre, avaient travaillé l'année précédente (1659) à la conclusion du traité des Pyrénées. L'une des galeries, avec son cabinet de travail, était en Espagne, l'autre en France. Le traité fut signé dans le salon, qui était commun. Ici, Philippe IV, conduisant sa fille, Marie-Thérèse, et Anne d'Autriche, accompagnant son fils, Louis XIV, se rencontrèrent.

En abordant la jeune princesse, Anne d'Autriche lui mit la main sur le front, en disant :

— Cette seule tête était digne de la couronne.

Philippe IV dit, en apercevant le jeune Louis XIV :

— Hé ! j'aurai là un beau gendre.

Louis XIV était jeune, grand, élancé, beau garçon.
Et comme Anne d'Autriche désirait que Marie-Thérèse en exprimât ses sentiments :

— Il n'en est pas encore temps, dit le roi d'Espagne.

— Mais quand le pourra-t-elle ?

— Quand elle aura passé cette porte, répondit le roi, en désignant les deux battants qui s'ouvraient sur la partie française du bâtiment.

— Que semble-t-il à Votre Majesté de cette porte ? demanda alors le jeune duc d'Orléans, frère de Louis XIV, à Marie-Thérèse :

— Cette porte me semble fort belle et fort bonne, répondit la jeune fille, heureuse, riieuse.

Le bateau, qui portait le roi d'Espagne et Marie-Thérèse, descendait le fleuve rapidement, cependant que Louis XIV, jeune et alerte, le chapeau à la main, accompagné d'une troupe brillante de ses gentilshommes, suivait la rive en courant, tout en saluant sa blonde fiancée, en agitant son chapeau aux grandes plumes couleur de feu. Le roi d'Espagne, figé dans l'étiquette, faisait à la fenêtre du bateau une figure de croque-mort ; auprès de lui sa fille n'osait bouger, pour grande qu'en fût son envie ; mais son cœur battait. Elle le dira plus tard. Elle était émue de tendresse et de reconnaissance à voir ainsi, courir comme un enfant du peuple, tête nue, joyeux de la saluer et le marquant si franchement, ce jeune roi qui remplissait déjà l'Europe de respect pour sa majesté. Elle le dira à ses confidentes :

— Il était si beau, si brave, si galant !

Au premier moment, Louis XIV avait été choqué par l'extrême laideur du costume de l'infante, habillée et coiffée à la mode espagnole du temps. Seul, le « garde-infante », jupe raide en forme de tonneau, aurait suffi, aux yeux d'un Français, pour détruire la beauté la plus séduisante. Locatelli raconte, au cours de mémoires récemment publiés, que,



Gravure populaire par Grignon

Faite à l'occasion du mariage de Louis XIV et de Marie-Thérèse (Bibliothèque Nationale)



Marie-Thérèse

Dessin de Robert Nanteuil (Bibliothèque Nationale)

rencontrant un jour dans une ruelle de Gênes, une jeune Espagnole vêtue d'un de ces garde-infante, lui et les amis qui l'accompagnaient durent rebrousser chemin, le costume de la demoiselle bouchant la rue dans toute sa largeur.

Le mariage fut célébré à Bayonne le 9 juin 1660. Louis XIV et Marie-Thérèse étaient deux fois cousins, leurs deux grands-pères leur étant communs, Henri IV, roi de France, et Philippe III, roi d'Espagne. Aussi se ressemblaient-ils, malgré la différence de la taille, comme frère et sœur, et, tandis qu'ils étaient agenouillés devant l'autel, chacun autour d'eux en faisait la remarque.

♦ ♦ ♦

Marie-Thérèse ne parlait pas français. Guy Patin rapporte que les seuls mots qu'elle disait au moment de son mariage, étaient : « Allons à Paris », et elle les répétait, sachant quelle grande solennité, dont la petite reine se faisait fête, serait son entrée dans la capitale.

Au reste elle ne parvint jamais à parler le français correctement — loin de là. La bonne Allemande qu'était la belle-sœur de Louis XIV, M^{me} Palatine, la seconde femme du duc d'Orléans, en était elle-même choquée. « D'abord jamais un *u*, tout en *ou*, en outre elle disait *una servilietta*, pour une serviette ; *santa Bergen*, pour sainte Vierge ; des *eschevois*, pour des chevaux », et le reste à l'avenant.

L'entrée à Paris se fit le 26 août 1660, au milieu d'un concours prodigieux. Marie-Thérèse était vêtue d'une robe noire, toute ruisselante de broderies d'or, sur laquelle l'incomparable collection des diamants de la couronne répandaient leurs mille feux. Quelles furent ses émotions en ce jour où tout un peuple se prosterna devant elle en un sentiment de dévotion unanime : il est difficile de le dire. C'était une nature humble et craintive, avec quelque chose de farouche, une pointe de sauvagerie, qui faisait son charme. Les douceurs de l'intimité avaient pour elle plus d'attrait que les splendeurs des triomphes. Puis elle alla demeurer avec le roi à Saint-Germain.

Marie-Thérèse aima Louis XIV avec passion. Le roi avait

tout pour la charmer, la beauté, la jeunesse, l'ardeur des sentiments, une fleur de santé incomparable, la grandeur et la majesté. « Les plus hardis tremblent en parlant au roi, écrit Bussy-Rabutin, quelque confiance que leur donne leur esprit. » Ce sentiment devint chez Marie-Thérèse une véritable terreur, au point qu'elle allait jusqu'à en perdre la parole et la difficulté qu'elle eut toujours de s'exprimer en français vint accroître sa confusion.

Quand se développèrent les sentiments de Louis XIV pour Louise de la Vallière, puis pour M^{me} de Montespan, Marie-Thérèse en souffrit d'une manière poignante, mais, loin de se révolter, de s'irriter, elle se replia sur elle-même et renferma en elle sa douleur.

Sa belle-mère Anne d'Autriche, qui se montra pour elle une mère véritable, fut dans ce moment sa confidente. Marie-Thérèse venait auprès d'elle épancher sa tristesse, tout en pleurant. « Il ne m'aime plus », murmurait-elle. Et son cœur battait à se rompre. « Il me semble, disait-elle, que mon cœur veut sortir de sa place, tant il est agité, montrant par cette émotion qu'il ne peut être content sans être réuni à celui même dont il se plaint. »

Sa jalousie s'était d'abord portée contre sa belle-sœur Henriette d'Angleterre, mais, avec sa finesse de femme amoureuse, elle n'avait pas tardé à démêler que, auprès de Henriette d'Angleterre, c'était sa fille d'honneur, Louise de la Vallière, qui attirait le roi.

M^{me} de Motteville se trouvait, un soir, assise dans la ruelle du lit de la reine, qui venait de donner naissance à sa première fille, Élisabeth de France. Louise de la Vallière vint à passer, pour se rendre dans l'appartement de la comtesse de Soissons, car dans ces fastueux palais de nos vieux rois toutes les pièces se commandaient. La reine fit signe à M^{me} de Motteville de s'approcher et elle lui dit en espagnol :



Le Roi, la Reine et le Dauphin

Gravure de J. Palatio, tirée de *Aquila Inter Cilia* (Bibliothèque Nationale)



Estampe publiée à l'occasion de la naissance du Dauphin (1661) (Bibliothèque Nationale)

— Cette fille, qui a des pendants d'oreille en diamants, est celle que le roi aime.

Et, dans ces mots, il y avait une infinie douleur.

Son refuge était dans sa piété, très simple et très forte. Locatelli, qui voyage à Paris, la vit arriver à Notre-Dame, en son carrosse garni de velours vert, à franges d'or, les roues et le coffre entièrement dorés. Elle était suivie de six autres carrosses tout remplis de dames et de cavaliers, puis une compagnie de Suisses avec leurs hallebardes, douze pages et vingt-quatre palefreniers. « Sa Majesté descendit sur le parvis, devant l'église, écrit Locatelli. A l'entrée du portail, elle fit signe à son page de laisser tomber la queue de sa robe de brocart cendré, à grandes fleurs d'argent. Elle prit de l'eau bénite, se signa sur le front, les lèvres et le cœur, et arriva à son prie-Dieu sans avoir levé les yeux une seule fois. Elle s'inclina profondément devant l'autel, se releva, fit une révérence à tous les assistants et fixa ensuite les yeux sur son office et ne les releva plus qu'une fois pour l'adoration de l'hostie et, à la fin, pour faire encore une révérence aux assistants. Puis elle retourna à son carrosse avec la même modestie. »

Tous les contemporains signalent cette grande allure de la reine en son extrême simplicité.

La coutume voulait que, le jeudi de la semaine sainte, la reine de France lavât les pieds à douze pauvres filles. Marie-Thérèse se plia à cet usage, non seulement avec ferveur mais avec plaisir. Elle lavait les pieds de ces pauvresses, en se mettant à genoux, les arrosant de ses larmes et les baisant avec humilité.

Cependant elle était naturellement enjouée, joyeuse. Elle pouvait rire comme une petite folle. Et quand ce rire la prenait, rien n'était plus capable de l'arrêter. Un jour qu'elle était en une compagnie où se trouvait la jeune M^{me} de Vitry, elle lui demanda son âge :

— Madame, j'ai vingt-sept ans.

Sur cette réponse entra la mère de M^{me} de Vitry, en

rubans roses et basin blanc, et coiffée en plumes comme une toute jeune femme. La reine lui demanda à son tour son âge.

— Madame, j'ai trente-deux ans.

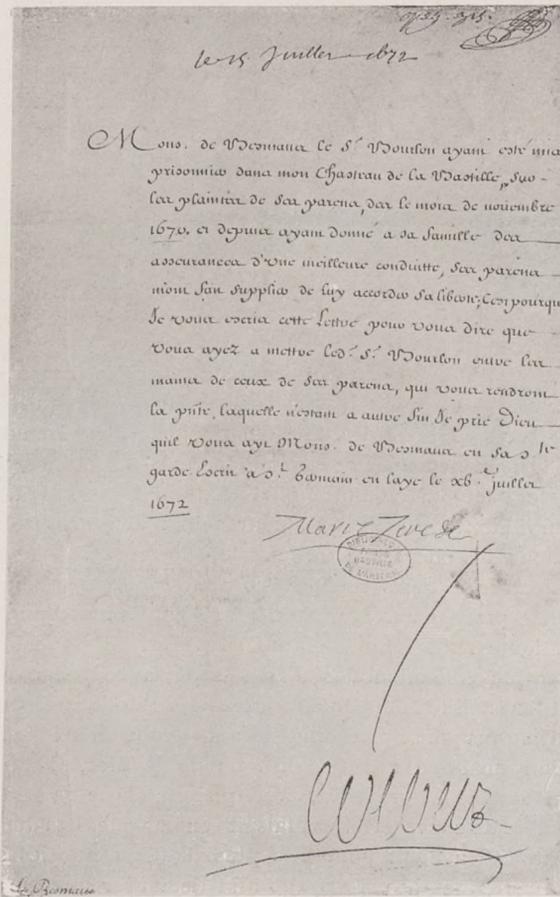
Si bien que Marie-Thérèse partit d'un de ses éclats de rire inextinguibles, rire auquel se mêla celui de M^{me} de Vitry, et bientôt la mère de cette dernière se mit à rire elle-même, quand elle en apprit la cause, car elle était femme d'esprit.

Comme on sait, Louis XIV ne négligeait jamais sa femme entièrement. « La reine avait une telle passion pour le roi, écrit la duchesse d'Orléans, qu'elle cherchait à lire dans ses yeux tout ce qui pouvait lui faire plaisir ; pourvu qu'il la regardât avec amitié, elle était gaie toute la journée. En bonne Espagnole, elle était bien aise quand le roi passait la nuit auprès d'elle. Elle était si gaie quand cela lui était arrivé qu'on le voyait tout de suite. Elle aimait à ce qu'on la plaisantât là-dessus ; elle riait alors, clignait les yeux et frottait ses petites mains. »

Mais quelques jours après, les dames de service qui entraient dans son oratoire, la trouvaient prosternée contre terre devant l'image du Christ, et ne parvenant plus à contenir ses sanglots, ou bien à genoux, les bras en croix, levant vers l'image du supplicié sa face brûlante où coulaient des larmes.

A deux reprises, quand Louis XIV quitta le gouvernement pour aller prendre le commandement de ses armées, il nomma Marie-Thérèse régente de France : c'est alors qu'il arriva à celle-ci de signer des lettres de cachet, la signature du ministre responsable placée au-dessous de la sienne, telle la lettre de cachet, provenant des Archives de la Bastille, que nous reproduisons ici, où l'on voit la signature de Colbert au-dessous de celle de « Marie-Thérèse ». Détail caractéristique et qui, sans doute, n'est pas simplement fortuit : nous n'avons trouvé que des lettres de cachet portant ordre de mises en liberté de prisonniers, avec la signature de Marie-Thérèse ; nous n'en avons rencontré aucune portant un ordre d'incarcération.

La douce bonté de la reine n'avait pas tardé à rayonner sur la France entière. Sa popularité y était infinie. En novembre 1664, Marie-Thérèse tomba gravement malade.



Lettre de cachet au Gouverneur de la Bastille portant la signature de Marie-Thérèse

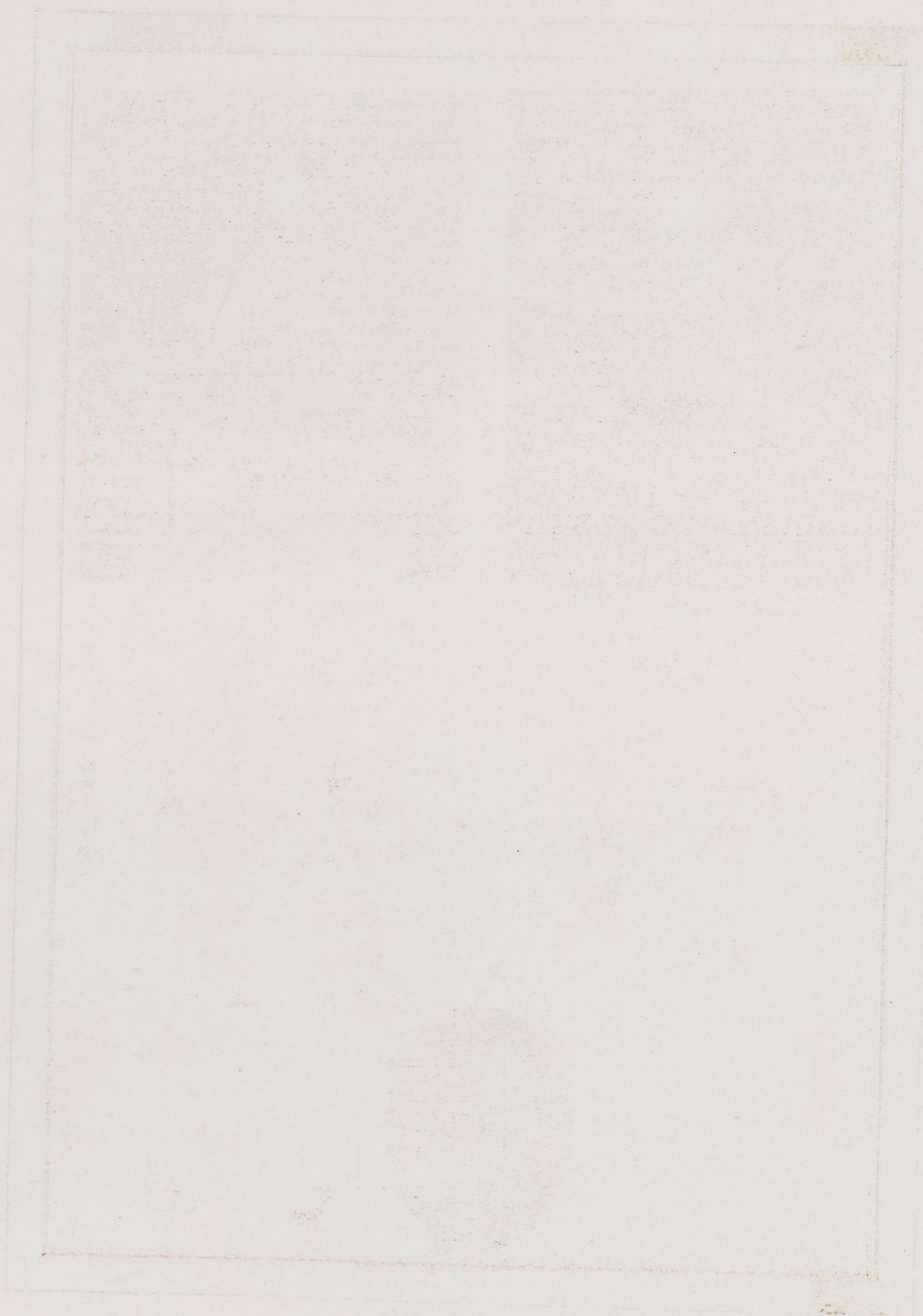


RUBENS (PIERRE-PAUL)

LE CHAPEAU DE POIL

(National Gallery, Londres)

Ayuntamiento de Madrid





Marie-Thérèse en 1662

Gravure de N. Pitau, d'après le portrait par Baubrun (Musée de Versailles)

« La reine reçut hier au soir Notre-Seigneur comme viatique, écrit M^{me} de Sévigné. Ce fut la plus magnifique et la plus triste chose du monde, de voir le roi et toute la cour avec des cierges et mille flambeaux aller quérir et reconduire le Saint-Sacrement. Il fut reçu avec une autre infinité de lumières. »

Dans tout le royaume les églises ne désemplissaient pas. Chacun tenait à y faire sa neuvaine pour « sa bonne reine ». Et quand, le 31 janvier 1665, celle-ci, définitivement rétablie, sortit pour la première fois, se rendant à Notre-Dame, le peuple sur son passage fit retentir les airs de ses acclamations.

Quand la guerre s'ouvrit de nouveau entre la France et l'Espagne, Marie-Thérèse se trouva placée entre son père et son mari ; mais, sans hésiter, ses sympathies furent tout entières du côté français. Elle le disait : « Jamais je n'ai oublié ce que me dit le roi, mon père, à l'époque de mon mariage : « Si la guerre vient à se déclarer entre les deux « couronnes, vous devez oublier que vous êtes infante, « pour vous souvenir seulement que vous êtes reine de France. »

Durant les hostilités, elle continua d'écrire à son père, et comme les ministres avertissaient Louis XIV que ce commerce, en pareille circonstance, était contraire à l'usage établi :

« Je connais la reine, répondit le roi, et il n'est pas juste de prendre des précautions contre elle. Une vertu et une prudence comme les siennes méritent bien qu'on les mette au-dessus des règles. »

A La Vallière avait succédé la Montespan ; mais voici qu'éclate le terrible Drame des



Marie - Thérèse

Gravure de Ceroni d'après une miniature de Petitot



Marie-Thérèse vers la fin de sa vie

Gravure de Vischer, d'après Van Loo (Bibliothèque Nationale)

Poisons, où Louis XIV découvre dans quel abîme avait failli l'entraîner la femme à laquelle il avait tout sacrifié.

L'impression produite sur Louis XIV fut profonde, et il revint à sa femme. Il lui revint doucement, simplement, tendrement, et la reine, comme la fleur qui s'est fermée parce qu'elle a été privée des rayons du soleil, s'épanouit de nouveau à la lumière qui lui était rendue. Et quelle joyeuse émotion gonfle alors son âme. Elle en arrive, d'une manière touchante et charmante, à en perdre la mesure si ferme qu'elle avait toujours gardée. Nous sommes en 1682. La reine a quarante-quatre ans. Le duc de Lauzun est à Choisy, où il dit à M^{lle} de Montpensier :

« J'ai été étonné de voir la reine toute pleine de rubans de couleur. »

Elle veut encore être belle, très belle, pour son roi.

Ce furent les derniers jours lumineux de sa vie, car elle mourut à Versailles, le 30 juillet 1683.

Comme Louis XIV lui avait dit qu'il lui laissait entière liberté pour marquer ses dernières volontés :

« Monsieur, lui répondit-elle, je n'ai jamais eu d'autre volonté que la vôtre, et j'entre au tombeau avec ces mêmes sentiments dans lesquels j'ai vécu. »

On sait la parole célèbre de Louis XIV apprenant qu'elle avait rendu le dernier soupir :

« Voilà le premier chagrin qu'elle m'aît causé. »

Et Bossuet dira sur sa dépouille mortelle :

« Elle était de ces âmes blanches, virginales, immaculées, qui brillent devant Dieu. »

FRANTZ FUNCK-BRENTANO



Courte Conversation avec un Fantôme

par PIERRE MILLE



Il devait être une apparition, car il était deux heures du matin, et dans ma chambre, où je venais de pénétrer, l'obscurité pesait sur mes yeux comme une étoffe lourde. Et cependant, cette chose, je la voyais : toute noire elle-même dans ce noir, et pourtant visible, mystérieusement, à cause d'éclatants, d'impossibles reflets qui dessinaient sur sa forme cylindrique huit raies lumineuses. Avec cela quelque chose de misérable, d'égaré, de vraiment hors du monde. Un fantôme, je vous dis ! Et la chose prononça, d'une voix sépulcrale, naturellement :

— Je m'en vais. Encore un peu de temps et tu ne me verras plus. Personne au monde ne me verra plus... As-tu jamais vu mourir un dieu ? Et je pensais bien être presque un dieu, puisque je me croyais immortel.

— Je n'ai jamais vu mourir les dieux, répondis-je, mais je sais que c'est très triste. Flaubert l'a dit, dans *la Tentation de Saint-Antoine*, et je me souviens aussi de quelques vers de lord Lytton, qui fut un fou lettré, et quelquefois aussi presque un grand artiste : il y avait, sur l'Olympe, Aphrodite qui était devenue une très vieille femme, une horrible, horrible vieille ; Zeus, devenu un épouvantail à moineaux ; et tous les autres qui se recroquevillaient, se faisaient nains, comme des plantes polaires. Mais l'Amour restait, qui prit son vol ; et il alla se clouer sur une croix, au sommet d'un roc, quelque part en Orient.

— Tels sont, dit le fantôme en soupirant, les beaux symboles qu'on inventait, au temps de ma gloire, il y a cinquante ans. Mais moi, je n'aurai pas ces poétiques funérailles. Je me meurs comme un pauvre, sans que personne s'occupe de moi, sauf quelques serviteurs intéressés. On commence, oui, on commence à se moquer de moi ! Et pourtant, durant un siècle, j'avais régné sur le globe.

— Qui êtes-vous donc, fis-je, un peu ému.

— Allonge la main, dit la chose, et pose moi sur ta tête !

Je fis ce qu'elle me demandait, et je reconnus, avec horreur, cet objet qui ne se porte plus, un chapeau haut de forme ! Cela me fit frémir. Autant se coiffer d'un morion, ou du casque de plumes des sorciers polynésiens ! Je le reposai

sur une table, sans lui dire, par politesse, les sentiments qu'il m'inspirait : il était bien assez déprimé !

— Tu ne te représentes pas cependant, fit-il avec amertume, M. de Chateaubriand portant autre chose sur la tête !

— Hélas, répondis-je, il m'est impossible de croire que je ressemble à M. de Chateaubriand. Et je le regrette : non pas pour sa renommée, qui est éternelle, et à laquelle je n'ai aucun droit, mais les femmes l'ont tant aimé ! La vérité, c'est que je crains, si j'imitais ce détail de sa toilette, ce que pourtant ont fait les générations qui lui succédèrent, de ressembler, non pas à lui, M. de Chateaubriand, mais au Courrier



Illustrations de L. MÉTIVET



de Lyon, ou même à n'importe quel cocher. Peut-être aussi, dans l'esprit de nos ancêtres, rappeliez-vous les tromblons évasés, les shakos des combattants héroïques des guerres de l'Empire premier ; tous les civils, alors, ne nourrissaient qu'un rêve : avoir, autant que possible, l'air d'un militaire. Tandis que, de notre temps, nous sommes si obstinément pacifiques !

— Ce n'est pas pour cela, dit-il, que je disparaîs.

— Vraiment ? demandai-je.

— Non, fit-il. Je m'en vais parce que je ne puis plus résister à la concurrence.

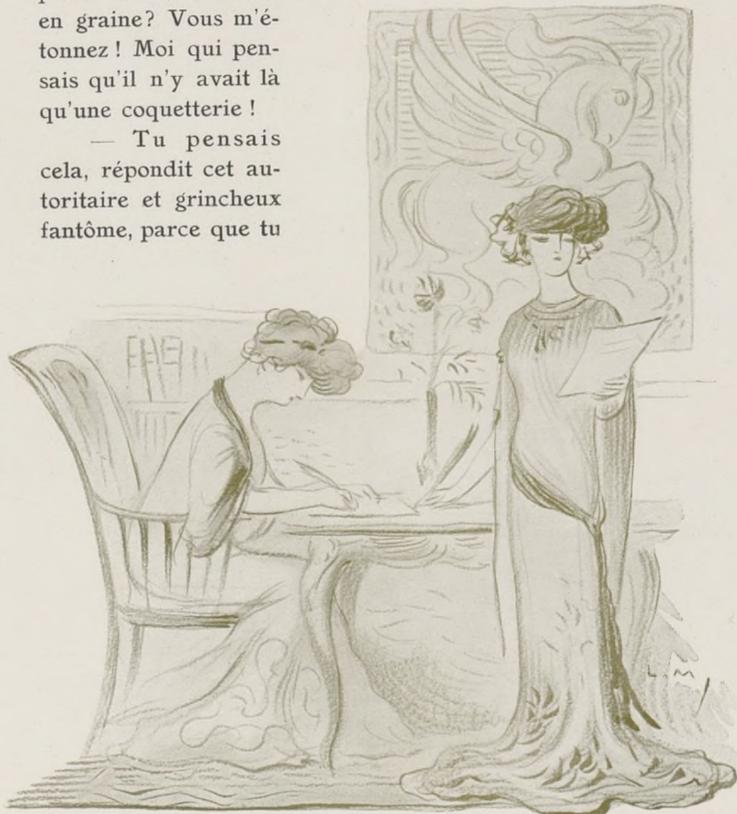
— Les choses en paille qui viennent d'Amérique ? interrogeai-je.

— Non ! cria-t-il encore avec indignation : les chapeaux de femme ! Comprends bien : je représentais, par ma hauteur, la supériorité de l'élément masculin, dans la société, sur l'élément féminin. J'étais sublime et impérieux. Vis-à-vis des simples capotes, des petites touffes de fleurs dont se contentaient les femmes, j'imposais mon possesseur comme le maître de la situation, comme le seul qui eût un crâne digne de ce nom, un crâne si puissant et si fumeux qu'il fallait, au dessus de lui, laisser un large espace où pouvait s'élaborer le trop plein des rêves. Moi, le chapeau haut de forme, j'ai symbolisé le romantisme masculin. Mais la femme, peu à peu, vous évince de toutes vos positions. Voilà pourquoi, maintenant, elle tient à porter les signes extérieurs de sa victoire.

On remarquera que ce chapeau me tutoyait. Telle est la coutume des fantômes ; ils sont insolents, et cela s'explique : ils ne sont pas de notre monde, ils sont de l'autre. Et moi, au contraire, je lui disais « vous », saisi d'une espèce de crainte et aussi à cause du respect qu'on doit à tout ce qui s'en va : c'est si triste de s'en aller ! Je répondis donc, poliment :

— Vraiment, vous croyez que c'est pour cette cause auguste, profonde, sociologique, que les chapeaux hauts de forme augmentent, et, si j'ose m'exprimer ainsi, après avoir passé fleur, montent en graine ? Vous m'étonnez ! Moi qui pensais qu'il n'y avait là qu'une coquetterie !

— Tu pensais cela, répondit cet autoritaire et grincheux fantôme, parce que tu



es toi-même un être frivole. Tous les hommes aujourd'hui deviennent méprisablement mesquins, et si les femmes ont pris leur place, c'est bien fait !

— Vous croyez ? dis-je.

— Ça crève les yeux. Qui donc écrit des romans, des romans vraiment romantiques, où il n'est question que du droit au bonheur et à l'amour, comme du temps des plus grands chapeaux hauts de forme d'il y a cinquante ans ? Les femmes. Et quant à vous, il est parfaitement clair que vous n'y entendez plus rien. Qui donc écrit encore des vers extrêmement beaux, d'ailleurs, et délicieusement romantiques ? Les femmes ! Elles ne vous laissent que ce qui les ennue, comme la politique, car elles ont du goût, je suis obligé de le reconnaître. Et c'est ainsi que, vous succédant au moment où vous commenciez à m'abandonner, elles ont tenu à porter, sur leurs têtes orgueilleuses les marques somptueuses et certaines de leur domination.

— Voyons, dis-je, il n'y a peut-être pas lieu encore de vous décourager.



— Ah ! fit-il, j'ai bien essayé de lutter. Mais, insensiblement, j'ai vu diminuer les distances. Quelle taille puis-je atteindre, au maximum : une trentaine de centimètres ! Comment veux-tu qu'aujourd'hui je puisse tenir le coup ? J'ai vu des plumes de deux pieds de long, mon cher ami, sur des formes de plus d'un mètre de tour ! J'ai vu des aigrettes qui sont comme des jets d'eau, je n'exagère pas, un jour de fête à Versailles ! Et en ce moment, on me l'a dit, et je suis convaincu qu'on ne me trompe pas, on est en train, à Londres, au jardin botanique de Kew, de copier en taffetas gommé la *Victoria Regina*, cette fleur qui pousse dans un bassin grand comme celui des Tuileries, et le remplit à elle toute seule ! C'est fini, je suis vaincu ! Mon passé me défend d'accepter une posture inférieure : je n'ai plus qu'à disparaître.

— Personnellement, lui dis-je, il m'est impossible de le regretter. Mais vous vous exagérez peut-être la gravité de votre humiliation. Cette croissance redoutable que vous déplorez chez vos rivaux de l'autre sexe finira peut-être un jour par s'arrêter. Il me paraît même impossible, à la réflexion, qu'elle ne s'arrête pas : à toutes choses il est des bornes.

— Je ne puis pas l'espérer, répondit-il avec mélancolie. Sais-tu ce qui m'a empêché de dépasser jamais vingt à vingt-cinq centimètres ? Le sentiment de la mesure, que les hommes possèdent à un certain degré, et la peur de se gêner, à laquelle leur étonnante paresse les rend tout particulièrement sensibles. Vous avez donc proportionné l'altitude de vos chapeaux à la hauteur des fiacres, tandis qu'une femme ne recule jamais devant une gêne physique ou une difficulté matérielle. Ce ne sont pas ses chapeaux qui vont cesser de grandir : c'est le toit des voitures qui va s'élever. Il n'y a malheureusement aucun doute à cet égard.





C'était là un point de vue que je n'avais pas envisagé. Mais, contrairement à l'attente de mon interlocuteur, il me parut agréable. Deux ans après ma première communion, il m'était déjà impossible d'entrer dans un fiacre sans me cogner la tête, et je me sentirais vraiment heureux si mon martyr pouvait cesser. Et puis, ce sera peut-être très joli ! J'entrevis des voitures au toit fait comme le dôme du Panthéon ; d'autres, par imitation sans doute, ressemblant à d'immenses chapeaux-cabriolets à

plumetis, le contenant devant ainsi donner une image de son aimable contenu ; et d'autres même avec une couverture télescopée, susceptible d'un retroussement indéfini. Des ponts d'une forme nouvelle et des portes surélevées enjambaient ces chars et ces chapeaux admirables, et toute une architecture naissait, provoquée par le génie des modistes. Ma physiologie respira la satisfaction.

Mais, devant ce résultat inattendu de son éloquence, ce pauvre fantôme de chapeau haut de forme se mit à pleurer. Il est facile de se figurer l'horreur de ce spectacle : il suffit de se rappeler l'aspect lamentable d'un chapeau haut de forme, dans un enterrement, quand il pleut. C'est tout ce qu'il y a au monde de plus affreux.

— Voyons, dis-je, saisi de pitié, tant ce désespoir était poignant, il ne faut pas prendre la situation au tragique. Il vous restera toujours des fidèles dans le monde politique : est-il possible que, pour inaugurer une statue, ou même quand il se déplace pour donner à des grévistes une marque de sa bienveillante partialité, un ministre renonce à s'illustrer de votre éclat ? Il faudrait pour cela une révolution que rien ne fait prévoir. On a vu des socialistes repousser l'habit noir : le chapeau haut de forme, jamais !

— Eh oui, répondit-il, oui : je resterai l'apanage des hommes politiques comme le tricorne est resté durant longtemps celui des gendarmes, ou le bicorne celui des polytechniciens. C'est ainsi que, dans certaines forêts sauvages du centre de l'Afrique, on retrouve, à l'état d'exceptions ou de

témoins, des animaux disparus ailleurs depuis des époques géologiques périmées. Mais penses-tu que cela puisse satisfaire mon légitime orgueil ? Noblesse oblige, et j'ai joué un trop grand rôle dans la vie sociale pour me contenter d'une si médiocre consolation.

J'allais abandonner ce malheureux à son incurable tristesse lorsqu'il me vint une idée.

— Mais, lui dis-je, vous avez encore une ressource. Sur la tête des hommes, vous ne pouvez plus combattre avec succès, c'est entendu, vous apparaissez tout petit, médiocre, sinistre, insuffisant. Eh bien, si vous passiez dans l'autre camp ?

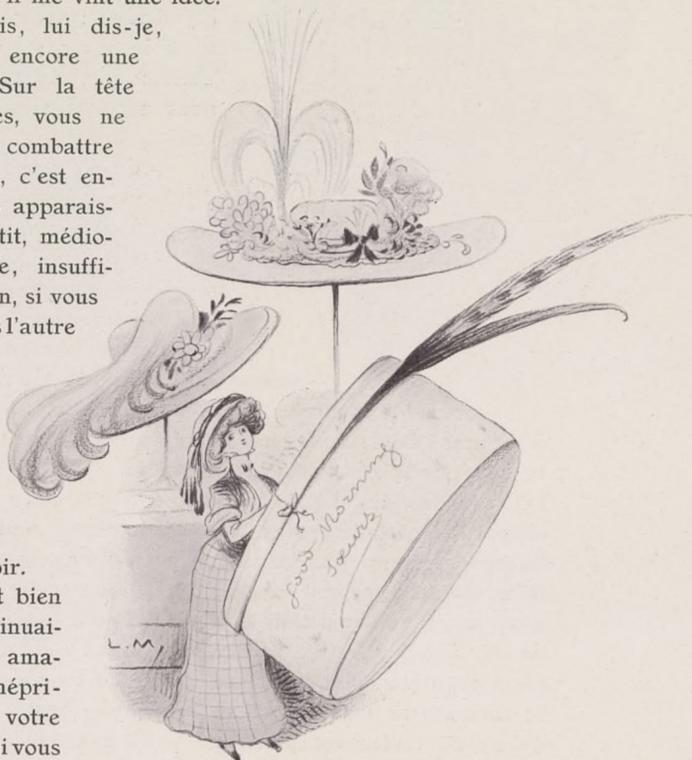
Il me jeta un regard étrange, passionné, où je distinguai une lueur d'espoir.

— C'est bien simple, continuai-je. Déjà les amazones ne méprisent pas votre grâce. Mais si vous vous offriez pour servir de support à ces plumes, à ces bêtes, à ces fleurs, à ces arbres qu'elles se mettent sur la tête ? Votre taille, après tout, est avantageuse : les chapeaux de ces dames en seraient encore grands.

— Tu as raison, s'écria-t-il avec enthousiasme, je suis sauvé !

Et il disparut, à ma grande satisfaction. Les fantômes ne devraient jamais fréquenter que les sociétés de psychologie. Dans la vie privée, ils sont assommants !

PIERRE MILLE



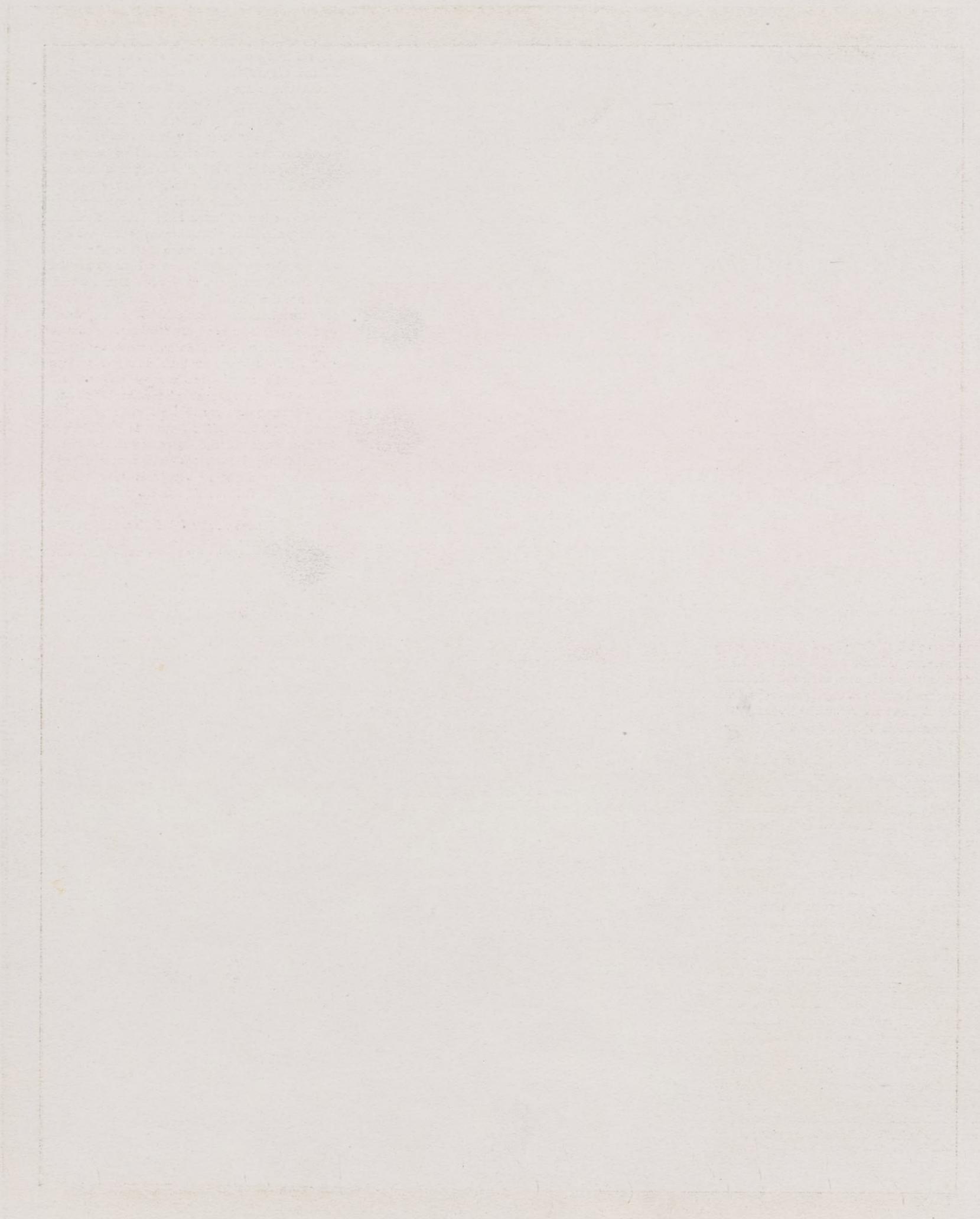


TROYON (CONSTANT)

VACHES A L'ABREUVOIR

(Collection Thomy-Thiery. — Musée du Louvre)

Ayuntamiento de Madrid



La Mode

S'il est exact que l'homme doit le plus possible adapter son existence à l'ordre naturel des choses, nous devons être bien loin de la saine raison car jamais, plus qu'aujourd'hui, la civilisation n'a bouleversé l'ordre de la nature. Nous voulons maintenant nous dégager d'un sol auquel nous semblions rivés par des lois immuables ; les lauriers d'un Wright ou d'un Farman font rêver les jeunes filles qui relègueront désormais au magasin des accessoires la soyeuse échelle des Roméo.

Combien loin de mon sujet peut vous paraître cet exode pseudo-philosophique ! Et voyez cependant comme tout s'enchaîne : ce besoin que nous avons de nous soustraire aux servitudes naturelles se retrouve jusqu'en cette manifestation frivole qu'est la mode féminine. Tout comme l'aviateur veut s'affranchir des lois de la pesanteur, nous voulons à notre beauté des parures que l'ordre absolu des choses semblait vouloir lui refuser. La brume et les frimas nous enveloppent et cependant, par la plus curieuse des antithèses, à la morosité de l'hiver, nous opposons le luxe des fleurs. Luxe fou qui fait s'épanouir en plein novembre des œillets striés d'une marbrure rare — comme cet "ardoisé" que la Mode accroche à toutes les boutonnières chic, et des roses aux tons épuisés. Car les fleurs ont leur vogue ainsi que les chiffons ; sur les "tailleur" fleurissent le cattleya, orchidée précieuse d'un mauve étrange, les grosses touffes de violettes blanches et les gardénias auxquels quelques étrangères restent fidèles.

Pour les envois de fleurs, l'élégance veut la grande simplicité : cartons rustiques, paniers de Nice emplis de roses à longues tiges, de mimosas et de muguet. Plaisir double pour l'heureuse desti-



ROBE DU SOIR (Cliche Henri Manuel)
En tulle de soie « maille-armure » rose chair garnie d'une originale et riche broderie de laine à gros reliefs
Modèle de Zimmermann

nataire qui peut alors, en suivant son goût et sa fantaisie, donner à son home un charme personnel. C'est pourquoi les salons ressemblent en ce moment à de grandes serres fleuries dont le fond de décor serait fait de chrysanthèmes géants mêlés de feuillages d'automne. Heureuse idée que ces feuillages

qui se prêtent délicieusement aux décorations les plus imprévues ; ils enjolivent la table de leurs reflets cuivrés : chène aux teintes mourantes, vigne de Vitichy toute garnie encore de ses raisins et qui semble échappée de quelque cottage anglais pour venir serpenter au milieu des cristaux.

Noël qui nous revient avec ses jolies légendes, ses délicieuses gâteries, nous ramène encore toute une période de plaisirs pour lesquels le luxe même se pare de charmantes coquetteries. La Parisienne est reprise par le grand tourbillon qui l'entraîne souvent vers les fêtes lointaines, séduisantes de tout le charme de l'imprévu. C'est ainsi que Biarritz la retiendra un instant avant les exodes plus définitifs, Biarritz si joli sous son ciel d'hiver, Biarritz plus mondain que jamais quand arrive le 25 décembre et les bals traditionnels si appréciés de la colonie étrangère. Que de jolies choses se préparent pour ce moment-là ! — M^{me} Zimmermann a prêté à quelques-unes toute la souplesse de son talent. Destinée à lady A..., cette robe de liberty vert saule drapée derrière et relevée de côté sous une agrafe noire et or, frangée de perles. Le corsage est Empire, pris dans une ceinture perlée, voilé de tulle verdâtre. Manches longues de tulle.

La jeune duchesse de La T... a donné toutes ses préférences à une toilette de cachemire de soie mandarine dont le mouvement drapé est infiniment chic, tout souligné d'un entre-deux de dentelle d'or. Le corsage et les manches sont faits de cette même dentelle métallisée que vient assombrir un rien de tulle noir, en écharpe flottante.

M^{me} Zimmermann est décidément le goût personifié : elle seule pouvait imaginer encore cette robe de liberty blanc voilée d'une tunique d'Alençon formant comme un manteau de cour. Une haute frange en dessine la ligne gracieuse — frange de perles teintées, copiée sur une tapisserie ancienne. Une broderie de même ton la rappelle au corsage, attachée devant par une large boucle d'améthyste.

A voir toutes les exquises créations qui s'envolent de la rue des Pyramides on pourrait croire qu'elles y naissent tout naturellement. Et pourtant que de jolies recherches, quel élan artistique les déterminent ! Les peintres mêmes sont mis à contribution et Fortuny signe une vapoureuse écharpe, mauve et orange sur fond ivoiré, dont il a emprunté le dessin étrange aux vases étrusques du Musée Guimet. Cette écharpe se drape mollement autour du plus délicieux décolleté qu'il soit possible d'imaginer, ses pans, devant et derrière, tombant de l'épaule pour flotter librement sur l'étroit fourreau de cachemire de soie orangé.

Combiner la toilette charmante et rare dont s'éprendront vite les jeunes filles, les toutes jeunes femmes, en pleine possession de leur beauté, c'est bien ; mais trouver la robe aux lignes sobres et gracieuses, aux tons modérés, seyant aux âges plus graves, c'est mieux. Les mamans, sur le point de devenir douairières, le savent bien, elles qui choisissent si volontiers M^{me} Zimmermann comme confidente de leurs ultimes coquetteries. Heureuse inspiration ! — A l'une d'elles est dédiée cette robe de dîner en tulle fantaisie noir, à la jupe ourlée de velours, liseré de liberty vert et de gaze d'or. Au corsage, une belle broderie d'or sur liberty vert et des manches de tulle, demi-courtes, également éclairées de biais de liberty : simple et chic.

En résumé, partout des robes étroites et collantes, et, sur nos silhouettes ainsi allongées, le contraste amusant et bizarre des immenses chapeaux. Les petites formes qui leur font concurrence commencent à nous tenter ; nous sommes lassées d'arborer ces dômes démesurés qui coiffent par trop uniformément toutes les têtes et quand une mode en est là, ses beaux jours sont finis. Une mention au passage pour les toques de marabout blanc ornées de petites ailes également virginales et pour les grosses toques « Moujick » tout en fourrure, allégées d'une aigrette de fantaisie. N'accuse-t-on pas ces pauvres toques d'avoir un petit air rébarbatif, comme s'il ne suffisait pas d'un sourire sur un joli minois pour corriger l'aspect de la coiffure la plus bourru ! Or, je ne saurais qu'aux jolis minois d'aborder ces toques poilues et rudes,

Les belles fourrures font de toutes parts leur apparition. Voilà les grandes triomphatrices du moment. Toutes les femmes élégantes jettent sur leurs épaules, en attendant le long vêtement plus enveloppant encore, la douceur d'une écharpe d'hermine, de zibeline, ou de chinchilla, à moins



Mlle ROYBET, de l'Odéon (Cliche Félix)
Robe de tulle noir pailletée de sequins de jais sur mousseline orange, ceinture lamée or, manches de dentelles et résille d'or
Modèle La Porta et Niémaz

qu'elles ne lui préfèrent l'enroulement de deux renards. Avec l'énorme manchon, réminiscence du XVIII^e siècle, cela constitue la parure idéale, l'idéal complément du « tailleur ». Idéal difficile à atteindre, et qui commence seulement à être réalisé à peu près généralement. Il a fallu des années pour en venir là, pour faire comprendre à toutes les intéressées que le style du « tailleur » moins souple que la fantaisie des toilettes essentiellement féminines, veut une harmonie plus parfaite, plus absolue entre lui-même et ses compléments.

Le « tailleur », lui, s'enrichit de jour en jour de quelque fantaisie, née de la féconde imagination des maîtres du genre. Avez-vous aperçu, à une toute récente exposition de mode, deux exquis modèles, signés La Porta-Niémaz ? J'en note bien vite les détails marquants, pour mémoire. L'un était, si je m'en souviens bien, *cuivré*. Jupe de drap, jaquette Directoire, en ottoman, attachée de gros boutons et relevée d'un gilet de drap jaune. L'autre, baptisé « Danton », — très « style » aussi — était fait de serge marine avec parements, poches et revers de velours assorti brodé vieil or. Ceinture de velours noir tranchant hardiment sur le gilet rouge à revers : le tout impeccable de ligne, farouche sans excès, fort attirant pour la Parisienne qui, de la Terreur, n'aime à se rappeler que les chiffons.

Après La Porta-Niémaz, tailleur indiscuté, vient La Porta-Niémaz, couturier expert, car il triomphait encore, en cette exposition, avec ces deux ravissantes toilettes. La première se consacre à l'après-midi : liberty nickel, joliment drapée, agrémentée du jeu d'une écharpe et de broderie ancienne au corsage ; la seconde, pour le soir, recouvre un fond de lamé d'or de la fragilité d'une dentelle mauve. Une grande écharpe, d'un vert empire, tranche sur le tout avec une pointe d'audace, de cette audace qui ne saurait nous déplaire quand elle conduit au succès.

LAURENCE DE LAPRADE

Chronique Sportive

Les progrès de l'aviation sont si considérables qu'il faut dès à présent envisager le jour où les locutions consacrées par l'usage seront archaïques.

Comment en effet sera-t-il possible d'utiliser la formule, d'un pittoresque un peu absurde il est vrai, qui consistait à dire que le « Progrès marche à grands pas » ? Le Progrès ne marchera plus, il volera. Ne plus marcher ne le gênera pas beaucoup, d'ailleurs, il n'eut jamais de pieds que je sache. Mais tout va si vite aujourd'hui, que nous ne sommes pas loin des temps où la marche sera un exercice presque oublié. Oublié, c'est une façon de parler, mais en partie abandonné, considéré comme un sport de luxe. Seuls, quelques-uns, fidèles aux traditions et ayant le culte des jeux passés croiront encore utile et agréable la pratique de la marche et de la course à pied.

Il y a un an, il n'existait guère que deux aéroplanes, ou plutôt deux exemplaires d'un même appareil ; il s'agit des aéroplanes de Farman et de Delagrangé. Semblables, mais diversement pilotés, ils se livraient tous deux au-dessus d'Issy-les-Moulineaux à un match dont les péripéties passionnaient l'opinion de tous un peu, et celle en particulier des populations oisives des fortifications de Grenelle et de Vaugirard.

Depuis, Wright est venu ! changement d'acteur, de décor et coup de théâtre ! Après avoir pendant des semaines et des semaines, préparé dans le silence l'aéroplane avec lequel il fit en 1904 des vols auxquels personne ne crut, il commença brusquement l'étourdissante série de ses exploits.

Ce fut l'élan décisif. La foule crédule avait été convaincue par les plus hautes compétences de l'aviation, que les frères Wright étaient deux fumistes transatlantiques, que leur appareil était un bluff, que les performances annoncées et revendiquées n'étaient que des facéties, de pures inventions *ad usum gogorum*.

Mieux encore et joie suprême, les spécialistes de l'air et de la mécanique aérienne avaient démontré par des chiffres irréfutables et par des raisonnements serrés, que si l'aéroplane des Wright avait bien les proportions et les dispositions que lui attribuaient les brevets et des chroniques, il ne lui était pas possible de quitter terre, et par conséquent de voler.

Et l'on vit bien qui avait raison !

Alors qu'ils attendaient avec impatience et émotion, l'heure ridicule, à laquelle Wright devait selon eux confirmer dans un essai public la justesse de leurs critiques, ces arbitres hostiles eurent la déconcertante déception de voir l'Américain s'enlever merveilleusement, et en un vol régulier, bien équilibré, souple et précis dans ses évolutions, ouvrir la triomphale série des vols, qui de vol en vol, allait de la minute jusqu'à l'heure et demie passée — avec un ou deux voyageurs — le conduire en pleine gloire.

Le « Delagrangé » le « Farman » et le « Wright », cela faisait trois aéroplanes à l'effectif... effectif des plus lourds que l'air... et voici qu'il y a aujourd'hui une centaine d'aéroplanes en construction ou en essai, il y en a de toutes les tailles, de toutes les formes et de tous les systèmes : des Monoplans, des Biplans, des Triplans, des Cellulaires, des Cylindriques, des Hélicoptères. On fonde à droite et à gauche, des aérodromes, pour organiser des épreuves et des concours d'aviation, et y enseigner aussi l'art de s'envoler ! quel mouvement !

L'Armée et la Marine se préoccupent du nouvel engin, et suivant la règle des Administrations, se hâtent doucement, lentement, de doter la Défense Nationale d'un appareil, qui, en même temps qu'il bouleversera les relations sociales, bouleversera les règles de la guerre.

Les routiniers s'alarment ; les gens qui ont encore de la peine à s'accoutumer à la bicyclette et l'automobile, redoutent l'apparition dans le ciel, de machines volantes, pour services publics ou pri-

vés. Et tendres pour eux, demandent à grands cris qu'on réglemente — déjà ! oui, déjà ! — une circulation qui n'existe pas encore.

L'année 1909, à la veille de laquelle nous sommes, sera celle de l'aviation ; le siècle dernier fut le siècle des chemins de fer et du papier, le vingtième siècle sera celui de l'automobile et des oiseaux.

Ne riez pas ! On volera, nous volerons dans quelques mois. Songez donc que de l'aéroplane Wright, 57 reproductions sont déjà commandées par des sportsmen désireux de voler au-dessus des pédestres humanités !

FRANTZ REICHEL

Une Voiture légère populaire

La maison Renault frères vient de mettre au point une nouvelle voiturette qui doit faire sensation dans le monde automobile.

Ce petit modèle, dont on pourra voir un spécimen au Salon de l'Automobile, bénéficie en tous points des perfectionnements qui ont fait le succès des célèbres usines de Billancourt, et ne le cède en rien à ses aînées comme aspect, comme souplesse, et comme silence.

Les constructeurs ont eu l'intention de toucher par ce véritable bijou de construction toute une clientèle qui jusqu'ici a été un peu délaissée et qui voit dans l'automobile moins une distraction qu'un auxiliaire et un instrument de travail. Ils se sont inspirés à son sujet de l'esprit qui a présidé à la construction des petits fiacres qui ont fait la meilleure publicité de cette maison. La voiturette bénéficie d'une robustesse égale et d'une résistance à toute épreuve.



VOITURE LÉGÈRE RENAULT 8 HP

Voici les caractéristiques de cette voiture populaire 8 HP :

Moteur à 2 cylindres de 75 mill. d'alésage et 120 mill. de course à soupapes commandées ;

Carburateur automatique ;

Allumage par magnéto à haute tension sans distributeur ;

Refroidissement par thermo-siphon avec radiateur multitubulaire disposé contre le tablier de la voiture et ventilateur fixé sur le volant du moteur ;

Embrayage à cônes inverses avec cercle d'embrayage rapporté portant des lamelles recourbées qui assurent une grande progressivité ;

Changement de vitesse à 3 vitesses et marche arrière sur un seul levier sans déplacement latéral. Troisième vitesse en prise directe. Carter en aluminium en une seule pièce. Arbre intermédiaire monté sur roulements annulaires ;

Transmission par cardan et pignons d'angle ;

Multiplication 16×70 ;

Direction irréversible et secteur hélicoïdal et vis sans fin avec bielle de commande munie de ressorts amortisseurs ;

Commande par 3 pédales ;

Châssis droit en tôle d'acier embouti ;

Suspension par ressorts de flèche très faible ;

Roues égales de 700×85 ;

Pneus 700×85 renforcés à l'avant, extra-forts à l'arrière ;

Carrosserie 2 baquets, garniture cuir noir, pointe de course ou coffre à l'arrière, ailes tôle, petits marchepieds.

Les constructeurs ayant désiré réaliser un véhicule dont le bon marché se manifeste autant dans la facilité d'entretien que dans le prix d'achat, le prix en est de 5,000 francs pour la voiture toute carrossée en deux baquets avec pointe de course, telle qu'elle est décrite ci-dessus.

Ce prix absolument sensationnel assure d'avance au nouveau véhicule un succès sans précédent auprès de tous les amateurs qui ont su apprécier avec quel scrupule on construit à Billancourt.

Célébrités Contemporaines et BÉNÉDICTINE

Tel est le titre d'un nouvel album de Sem, pour lequel « the well-known caricaturist » comme l'on dit outre-Manche, a écrit cette amusante préface : « Jusqu'ici, selon l'heureuse expression d'Henri Bataille, je n'ai fait que le Recueil des incélébrités contemporaines, Monsieur Tout le Monde, le Monsieur qui passe. » Je voudrais, au contraire, cette fois, grouper dans une série d'albums, toutes les célébrités du jour, rien que des noms illustres et fameux. Mais pour réunir tant de gens de cette importance, si occupés et si difficilement mobilisables, j'ai craint que mon modeste talent ne fût une attraction tout à fait insuffisante... Alors pour les décider, j'ai eu l'idée de leur offrir un verre de cette fameuse *Bénédictine* qui, comme l'élixir du bon père Gaucher, d'Alphonse Daudet, « vous ensoleille tout l'estomac. » Et, en effet, tous ont répondu à mon invitation avec l'empressement le plus flatteur.

« Voyez cet excellent Brasseur : il lui fait les yeux en coulisse et la salue si gentiment de son plus joyeux sourire ; Massenet, le regard inspiré, lui joue un hymne plein de tendresse, et Santos, dans son aéroplane, lève son verre en son honneur à une hauteur vertigineuse. Le grand Coq lui-même, de sa voix la plus chante-claironnante, lui récite un compliment. Doyen se distrait, une seconde, d'une appendicite en train, Claretie, d'une main bienveillante, la bénit... et moi je la croque. Il n'y a que Rochefort qui a l'air un peu en colère : mais c'est par habitude ; et puis son verre est encore plein, vous allez voir quand il l'aura vidé, comme il aura le sourire lui aussi.

« A cette brillante galerie il ne manque qu'un roi. Or, il paraît, si j'en crois la légende, que la réputation naissante de la jeune *Bénédictine*, à son début, pénétra jusqu'au Louvre, et que François I^{er} ayant goûté l'exquise liqueur, répondit à un seigneur breton qui lui vantait les vins de son pays : « Ne me parlez pas de vos vins âpres et sans goût, onques ne valent l'élixir de Fécamp. » J'aurais donc dû faire figurer, dans ce premier album, le bon « Roi s'amuse », il y avait droit.

« N'est-ce pas symbolique de voir toute cette cour de rois, d'artistes et de savants, saluant d'un geste et d'un mot flatteur cette liqueur rayonnante qui contient l'inspiration, l'énergie et la joie ?

« Et je lui devais bien ce petit remerciement pour m'avoir fourni le moyen de les réunir. »

Sur notre demande et pour être agréable à la très fidèle et aimable clientèle du *Figaro Illustré*, le Directeur Général de la *Bénédictine*, M. M. Le Grand qui, soit dit en passant, vient de jouer, en qualité de membre du Jury, un rôle si utile au point de vue français, à l'exposition de Saragosse, — M. M. Le Grand, a bien voulu mettre à notre disposition un tirage de 40.000 exemplaires des planches composant cet intéressant album. Ces planches se trouvent encartées dans ce numéro du *Figaro Illustré* (*Figaro-Noël*).

L'album présente en une galerie fort divertissante de lithographies en couleurs, les silhouettes bien connues de Brasseur, Massenet, Santos, Coquelin, Doyen, Claretie, Rochefort, Sem lui-même, etc. ; chaque planche est accompagnée d'une pensée autographe en l'honneur de « la grande liqueur française ».

Les personnes qui désireraient l'album complet n'auront qu'à s'adresser à Paris, 76, boulevard Haussmann, à la Salle des dépêches ouverte librement au public dans l'agence *Bénédictine*.

Pour recevoir l'album par envoi postal recommandé, il suffit d'en faire la demande (en joignant 0 fr. 50 en timbres pour tous frais) à la même adresse ou à la Société *Bénédictine* à Fécamp.

La Saison 1908, en Belgique

OSTENDE ET SPA

Les fêtes brillantes qui se sont succédées sans interruption, tant à Ostende qu'à Spa, pendant la saison dernière, méritent mieux qu'un souvenir. Jamais peut-être encore les brillantes personnalités qui président aux destinées de ces deux célèbres stations, n'avaient réalisé si éclectique programme. Tous les étrangers de marque — hôtes habituels et fervents d'Ostende et de Spa,



Le Maître Léon RINSKOPF, Directeur artistique du Kursaal d'Ostende

se sont mis d'accord pour proclamer le juste enthousiasme que leur ont causé les véritables tours de force réalisés à leur intention.

L'hippodrome de Wellington, avec ses prix nombreux, attira de son côté, les meilleurs chevaux des grandes écuries et tout ce qui porte un nom dans le monde des sports. Le tir aux pigeons, les attractions nombreuses et variées qui ont fait d'Ostende le temple même du plaisir, furent la saison dernière particulièrement courus.



ISALBERTI, le réputé Ténor italien



M. FRANCELL, Ténor de l'Opéra-Comique

Le Kursaal, enfin, centre d'art devenu comme le rendez-vous de tous les fervents de bonne musique, de tous les curieux de belles manifestations artistiques, resta à la hauteur de sa réputation mondiale. L'éclat des fêtes qui y furent données eut un retentissement considérable jusqu'au sein même des plus grandes Cours étrangères. La direction artistique du Kursaal, confiée, comme les années précédentes, au maestro Rinskopf, resta à la hauteur de sa tâche et le talentueux musicien connu, avec son orchestre célèbre des victoires qui furent de véritables apothéoses. Les plus grands artistes, attirés à Ostende, sur un pont d'or, se firent entendre devant un auditoire d'élite qui ne leur ménagea pas ses acclamations. A ce propos, faut-il parler de l'ouverture du nouveau Kursaal de Spa qui fut un des gros événements artistiques de la saison ? Faut-il citer également les noms des talentueux artistes qui se firent applaudir alternativement à Ostende et à Spa ? Les nommer revient à faire la nomenclature même des vedettes des grands Opéras étrangers. Parlerons-nous du succès éclatant du ténor italien Isalberti, dont la voix chaude et prenante triompha dans des soirées inoubliables ? Le ténor Frankell, de l'Opéra-Comique, se tailla également un beau succès dans différentes auditions particulièrement remarquées. Le célèbre Noté, ne manqua point comme chaque année de venir cueillir les rappels enthousiastes des salles captivées par son grand talent. M^{mes} Litvinne, Frieda Hempel, Marie-Louise Humbers, Symiane, pour ne citer que les noms chers au public, prêtèrent également le concours de leur science artistique, de leurs voix admirables, aux manifestations musicales dont la direction artistique avait été confiée au maestro Brumagne, qui électrisa et conduisit aux succès cette pléiade d'artistes.

De ce côté, la saison dernière comptera parmi les plus brillantes dont puissent s'enorgueillir les deux stations à la mode.

La reine des Plages et la Perle des Ardennes — joyaux précieux de la Belgique — chacune dans sa sphère tendent à devenir de plus en plus, les premières stations du monde.

L. VOISIN

Les Livres

Il est des œuvres qui semblent avoir été écrites, avant tout, pour tenter l'éditeur et l'induire en prodigalités d'illustrations chères et de papier magnifique. Si l'éditeur s'y ruinait, d'aucuns diraient que ces livres-là sont des livres vengeurs. Mais l'éditeur ne s'y ruine pas, car (malgré qu'on l'oublie bien de nos jours) il est toujours une clientèle pour les éditions soignées, et c'est encore un fameux métier que d'imprimer de beaux livres, pour qui s'entend à les choisir. M. Chevrel, libraire, 29 rue de Seine, s'est laissé tenter par les *Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos, et il a eu raison, car il n'existe que peu d'éditions artistiques de cet immortel roman d'amour, qui est en même temps un chef-d'œuvre et un bijou.

Du roman lui-même, il reste peu de choses à dire. Tout le monde s'est intéressé aux aventures du Vicomte de Valmont et de M^{me} de Merteuil, et l'immoralité du monde n'a pas été augmentée par cette lecture divertissante et fine, malgré l'avis de Grimm, disant que : « Quelque mauvaise opinion qu'on puisse avoir de la Société en général et de celle de Paris en particulier, on y rencontrerait peu de liaisons aussi dangereuses pour une jeune personne que la lecture des *Liaisons dangereuses* de M. de La Clos. » — De l'auteur, beaucoup moins connu que son livre, M. Ad. van Bever s'est attaché à mettre en relief la physionomie et le caractère dans une excellente étude placée en tête de l'édition Chevrel. Choderlos de Laclos naquit à Amiens, en 1741 et mourut en 1803, ayant vécu sous trois régimes, sans compter les périodes d'anarchie ou de suprématie populaire. C'est dire tout l'intérêt de cette biographie dont les dernières lignes offrent comme un résumé :

« Il fut un homme de génie jusqu'à la dernière heure ; mais chez lui, le génie le céda toujours au talent. Il sut souscrire à toutes les modes et s'accommoder de toutes les idées. Roué sous Louis XV, il fut en quelque sorte « progressiste » sous Louis XVI. Les convulsions de la pensée le passionnèrent mais ne l'intimidèrent pas. Il garda son sang-froid aux heures tragiques. Trop spirituel pour être du parti des philosophes, il déroba à ceux-ci des aphorismes pour alimenter son aristocratie. Sensible, au-delà de toute expression, il mit un frein à ses émotions sans compromettre sa volupté... »

« Une note de police le définit assez bien : Homme de génie très froid et très fin... »

« Il accepta l'émeute, mais nous osons croire qu'il avait trop d'élégance, d'esprit et de politesse pour admettre la bourgeoisie. »

« Ce fut, répétons-le, une figure d'ancien régime... »

L'édition Chevrel, du format in-8° raisin, est illustrée de vingt eaux-fortes originales de Martin van Maele, dont quelques-unes sont fort gracieuses, mais dont il faut surtout admirer la composition intelligente, les qualités de dessin et de reconstitution, le « métier » solide et sérieux... Un peu trop sérieux, peut-être. Le caractère est petit, mais bien lisible. C'est là une fort belle édition, consciencieuse, et qui a du style. Elle a été tirée à 225 exemplaires ainsi répartis :

1° 20 exemplaires sur Japon impérial, avec une triple suite des eaux-fortes en noir, en sanguine et en couleurs (n^{os} 1 à 20).

2° 30 exemplaires sur Japon impérial, avec une double suite en noir et en sanguine (n^{os} 21 à 50).

3° 175 exemplaires sur papier d'Arches, avec une suite en noir (n^{os} 51 à 225).

□ □ □

Si le choix d'un livre d'étrennes pour l'enfance ou pour l'adolescence est plutôt embarrassant, les ouvrages sérieux susceptibles d'être offerts à un bibliophile, à un artiste ou à un savant sont beaucoup moins nombreux. Peut-être quelques lecteurs nous sauront-ils gré de leur ouvrir des horizons de ce côté, en leur rappelant l'admirable ouvrage de M. E. Bertaux « *L'Art dans l'Italie méridionale* » dont la librairie Fontemoing avait fait un véritable

monument typographique, en l'éditant sous la forme d'un fort volume grand in-4° de 840 pages, avec 404 gravures, 38 planches hors-texte et deux grands tableaux synoptiques.

M. Pierre Godefroy, libraire, 51, boulevard Saint-Michel, à Paris, offre au prix de 45 fr. au lieu de 80 fr. les derniers exemplaires de ce livre admirable, où l'auteur a décrit avec une conscience et un savoir également dignes d'éloges les richesses d'art qui restent ignorées dans l'Italie méridionale, à l'écart des itinéraires des touristes, et même du plus grand nombre des archéologues et des érudits dont toute l'attention va aux arts de l'Italie moderne. L'occasion est unique d'acquérir dans des conditions particulièrement avantageuses cet ouvrage indispensable à quiconque s'occupe d'art ou s'y intéresse.

Il n'y avait autrefois pour parler de la province et de la vie provinciale que les vaudevillistes, qui s'en moquaient, et les bons vieux érudits de chefs-lieux de cantons, qui les prenaient trop au sérieux. Grâce aux poètes et aux artistes, de plus en plus disposés à glorifier leur berceau, ce genre littéraire va s'étendre, prendre sa vraie place et y fructifier. J'ai déjà signalé, dans les précédents feuilletons, plusieurs œuvres intéressantes, romans, poèmes, ou études, qui ne manqueront pas de faire parler de leur sujet au moins autant que de leur auteur. C'est le plus haut but auquel puisse atteindre un livre. Un nouvel exemple vient d'en être réalisé par le dessinateur et poète Edmond Rocher, l'excellent chef des travaux de l'École Estienne, qui publiait ces jours-ci chez M. Rouilly, libraire à Vendôme, une agréable et artistique étude sur *La Vallée du Loir à travers le Vendôme*.

M. Edmond Rocher sait l'histoire de son pays. Il l'a apprise aux bonnes sources, et ses méditations l'ont approfondie, mais il n'y insiste pas. Il ne s'en sert que pour donner plus de signification et plus d'ampleur aux horizons qu'il décrit. Et il décrit en poète, en poète qui a vécu là, et qui sait le secret de tous les pans de murs vêtus de lierre.

C'est encore en poète qu'il illustre, car de la couverture en couleurs au moindre cul-de-lampe l'illustration est tout entière de l'auteur, exception faite d'un curieux portrait de Ronsard, dû au peintre P.-E. Vibert et gravé à l'eau-forte par L. Binet, et d'un excellent portrait de l'auteur gravé au burin par M. Dézarrois. Cet ensemble d'une jolie tenue, dans une note à la fois tenace et distinguée, comprend entre autres choses trois eaux-fortes originales et une série de bois gravés du travail le plus intéressant. Le texte lui-même est composé en beaux caractères et tiré avec beaucoup de soin sur un papier excellent.

Cet ouvrage d'amateur, dont le prix est de cinq francs, est en même temps qu'une charmante œuvre d'art, une démonstration fort intéressante des ressources offertes par notre Ecole municipale des Industries du Livre, et de ce que peut donner son enseignement pratique avec le goût, les connaissances et la sollicitude de son chef des travaux.

M. Emile Michel, membre de l'Institut, qui par ses remarquables travaux sur Rembrandt, sur Rubens et sur les Maîtres du Paysage, s'est placé au premier rang des historiens de l'Art, donne à la Librairie Hachette, une série d'études du plus grand intérêt : *Nouvelles Etudes sur l'Histoire de l'Art* : La Critique d'art et ses conditions actuelles ; le Musée du Louvre ; le Dessin chez Léonard de Vinci ; les Paysagistes et l'Etude d'après nature ; Claude Fabri de Peiresc et sa Correspondance ; Constantin Huygens : Un Homme d'Etat ami des Arts en Hollande.

Qu'il parle des transformations successives de la critique, de son rôle grandissant depuis un siècle, du sentiment de la nature et du sens de la recherche documentaire ; qu'il analyse la perfection des principes d'art laissés par Léonard de Vinci ; qu'il exalte l'étude d'après nature et en démontre les

bienfaits ; qu'il esquisse deux aimables figures de mécènes célèbres ; qu'il décrive enfin un Louvre rénové, selon le vœu de tous les Français, M. Emile Michel nous apparaît, à travers la clairvoyance de son livre, comme l'un des meilleurs esthéticiens de notre époque, de ceux qui mettent au service de connaissances générales profondes, une intelligence juste et fine.

Son livre, qui contient dans une forme séduisante plus d'un enseignement profitable, aura sa place dans toutes les bibliothèques où figurent déjà les plus récents travaux de l'Histoire de l'Art.

Fait-on sa vie, la vie vous fait-elle ? C'est la question que pose M^{me} Anne Osmond dans *Le Sequin d'Or*, que vient de publier la Librairie Hachette, avec des dessins de M. A. de Casimacker.

Marie Sarrazin est une jeune veuve abandonnée au grand jour de l'existence : son âme est tendre, sa sensibilité infinie. En Espagne, un jour, une vieille gitane au regard mystérieux lui a donné un sequin d'or en lui disant : « Tu te remarieras, mais n'épouse que l'homme entre les mains de qui tu trouveras un sequin d'or semblable à celui-ci ».

Or, l'homme possesseur du sequin est le docteur Flamel, un savant de génie, mais un vieillard déjà, presque.

Marie et le savant se rencontrent, et la femme se désole sur son étrange destin. D'autant que le peintre Floris est un beau garçon aux yeux clairs, à la voix caressante, — et si amoureux !... Et Jacques Angô, l'ami d'enfance, est grave, sérieux, d'âme bien douce et tendre...

Qui l'emportera, du destin, de la vie, du cœur, de la fatalité, de l'amour ?... C'est tout le secret qui se dévoile lentement parmi les pages tour à tour sereines et inquiètes, toujours belles, du *Sequin d'Or*.

La Librairie Hachette publie de Ruskin *Le Repos de Saint-Marc*, avec ce sous-titre : Histoire de Venise pour les rares voyageurs qui se soucient encore de ses monuments.

L'histoire de Venise presque tout entière est évoquée aux pages de ce livre qui décrit en les commentant par des paroles de beauté, les merveilles de la Basilique de Saint-Marc. Les mosaïques fameuses où s'est inscrite la piété des siècles, les sculptures qui synthétisent l'âme d'un grand peuple d'autrefois, les tableaux où le Carpaccio a tracé les splendeurs de son symbolisme minutieux sont expliqués par le maître avec sa simplicité, sa sûreté, sa sagesse incomparables.

Pour ceux qui, partant en voyage, veulent emporter un guide, qui soit comme une paraphrase esthétique de l'antique et somptueuse cité, le livre de Ruskin, excellemment traduit par M^{lle} K. Johnston sera le plus éloquent, le plus pénétrant des conseillers.

Continuant la publication des Œuvres complètes du comte Léon Tolstoï, la librairie Stock édite aujourd'hui, en 4 volumes à 2 fr. 50, *Anna Karénine*, le plus populaire des romans du grand écrivain, et un cinquième volume (le tome XIX de la collection) comprenant les *Confessions*, des *Contes et Nouvelles*, les *Légendes populaires*, etc.

Les *Confessions* ont été écrites alors que l'auteur, en pleine vigueur physique et mentale, en pleine gloire aussi, se sentit envahi puis torturé par le doute. — Qu'est-ce que la vie ? Pourquoi vivre ? se demandait Tolstoï. Et il analyse, dans ses *Confessions*, les états d'âme terriblement morbides par où il a passé jusqu'à ce qu'il découvrit la solution du problème qui hantait ses nuits.

Les *Contes et Nouvelles*, les *Contes pour l'imagerie populaire*, les *Légendes populaires*, sont à juste titre compris parmi les chefs-d'œuvre de Tolstoï. Son incomparable talent de conteur s'y déploie dans toute sa puissance, et il atteint — ne citerions-nous que l'histoire d'Ivan l'imbécile — la plus haute perfection sous la forme la plus simple.

A proprement parler, le génie de Tolstoï incarne ici le génie slave : ces admirables contes, ces légendes délicieuses, ont un caractère particulier, qui ne se retrouve nulle part ailleurs. Dans l'excellente traduction de M. Bienstock, ils n'ont rien perdu de leur saveur primesautière et de leur irrésistible charme.

Un type superbe de bravoure et de belle humeur, oublié par l'histoire, le comte d'Harcourt, Henry de Lorraine, dit *Cadet la Perle* à cause de la perle qu'il portait à l'oreille gauche, des exploits admirables, des amours intenses et contrariées, des aventures pathétiques ou folles, une reconstitution saisissante de Paris sous Louis XIII, ses palais, ses taudis, ses cabarets, la vie au camp et à l'escadre, les victoires éclatantes et les galanteries de nos troupiers, tels sont quelques traits qui marquent le roman de M. Leo Claretie, résurrection d'une époque singulièrement pittoresque et vivante de belle humeur, d'héroïsme, de noble folie et de toutes les qualités qui sont le fond même de la race française. (Librairie Ollendorff.)

JEAN MAUBOURG.

ÉLÉGANCE FÉMININE

De quelque côté que l'on regarde, côté « Mondain » ou côté « Populo », on voit les mêmes modes ; combien excentriques d'une part et combien ridicules de l'autre, quand le chic de la façon et le luxe des étoffes ne corrigent pas la coupe trop fantaisiste et les garnitures trop exagérées.

Voulez-vous de l'Empire, on en a mis partout, et les fameuses robes qui ont révolutionné Longchamp, au printemps, se montrent maintenant en tous lieux, collant par ci, collant par là, sous des chapeaux de plus en plus gigantesques et disgracieux, qui rapetissent les femmes et leur donnent à toutes le même aspect écrasé.

De ces chapeaux de porteur aux Halles, que dire qui n'ait déjà été répété vingt fois ?... Ils sont lourds, encombrants, peu seyants... on le sait, et pourtant on les garde, alors à quoi bon protester ?... Quand les femmes se rendront enfin compte de l'air qu'elles ont là-dessous, elles exigeront d'elles-mêmes autre chose, mais jusque-là, n'essayons pas de les convertir à des couvre-chef plus modestes, nous perdrons nos peines.

Heureusement, sont-elles plus faciles à convaincre lorsqu'il s'agit d'embellir leur petite personne par des soins particuliers, des cosmétiques choisis avec prudence et dont l'action s'affirme sans danger. Toutes ont reconnu les mérites de l'Anti-Bolbos, car toutes l'emploient pour faire disparaître de leur nez, de leur front et de leur menton, les affreux points noirs appelés « tannes » qui sont d'autant plus laids que la peau est plus blanche. Cette préparation appartient à la Parfumerie Exotique, 35, rue du 4-Septembre, et vaut 5 francs — 5,50 franco.

Après avoir hésité un certain temps, dans la croyance qu'une teinture quelconque suffirait à dissimuler la pauvreté de leurs cils et sourcils, la majorité des coquettes est arrivée à se servir uniquement de la Sève Sourcilière. Et c'est avec raison, car cette spécialité qui vaut 5 francs et 5,50 franco, à la Parfumerie Ninon, 35, rue du 4-Septembre, est sans rivale pour donner aux yeux une charmante expression, en faisant allonger et épaissir les cils et sourcils trop rares.

CHRYSANTHÈME.